

Daniel VIGNE, « Question d'amour », chroniques (2'30") diffusées à partir de 2010 sur [Radio Présence](http://Radio.Présence) en Midi-Pyrénées et d'autres radios chrétiennes de France.

[www.danielvigne.fr](http://www.danielvigne.fr)

## Questions d'amour

### 1. Inépuisable

**Comment oser parler de l'amour ? Sur lui, tout a été dit.** Les poètes l'ont chanté, les troubadours l'ont célébré, les romanciers l'ont exploité, les philosophes l'ont étudié, les théologiens l'ont théorisé, et Benoît XVI, en 2005, n'a pas trouvé de meilleure façon d'inaugurer son pontificat que de publier une encyclique qui s'intitulait : *Dieu est amour*.

Oui, depuis toujours, les hommes tournent autour de l'amour comme des papillons de nuit autour de la lumière. Ils sont fascinés par cette lueur mystérieuse, et toute l'histoire humaine peut être vue comme traversée par le désir de connaître l'amour. De la plus humble chaumière jusqu'au palais des rois, de Cendrillon à Lady Diana, n'est-il pas vrai que le cœur des hommes et des femmes aspire avant tout à aimer et à être aimé ?

Les jeunes en rêvent, les plus âgés en ont la nostalgie. La littérature est pleine d'histoires d'amour, la radio nous berce de chansons d'amour, le cinéma nous fait vibrer sur le destin de ceux qui s'aiment, sans parler de la presse « people », qui aura toujours un succès garanti en s'intéressant à la vie affective des princesses et des stars.

On peut sourire, bien sûr, d'une littérature à l'eau de rose, d'un cinéma larmoyant, de la presse à scandales. Mais ne nous moquons pas trop vite de cet intérêt universel pour l'amour : la Bible elle-même le partage, et on trouve, au milieu de

l'Ancien Testament, le célèbre *Cantique des cantiques* comme un hymne à l'amour, comme un poème à la gloire des amants.

Il est vrai que l'expérience amoureuse, au sens étroit du terme, n'épuise pas le mystère de l'amour. Il comporte bien d'autres aspects, qu'on aurait tort d'oublier. Dans le domaine affectif, c'est assez évident : chacun de nous aime ses enfants, ou ses parents, d'un amour qui n'est pas de type amoureux, même s'il implique des sentiments. Dans le domaine moral, on peut et on doit aimer les autres, notamment ceux qui en ont le plus besoin, d'une manière qui relève de la volonté éthique, et non pas de l'attraction érotique. Sur le plan religieux, enfin, il est clair que le grand commandement de l'amour, celui de Dieu et celui du prochain, a une portée qui dépasse, et de loin, les émois affectifs de celui qui, comme on dit, « tombe » amoureux.

À ce sujet, il existe une distinction célèbre entre les deux mots grecs *éros* et *agapè*. Anders Nygren, dans un livre célèbre, a creusé cette différence en mettant d'un côté l'expérience amoureuse, érotique et charnelle, qui viserait la possession et la jouissance (*eros*), et de l'autre l'amour spirituel, oblatif et non possessif, purement généreux, qui nous vient de Dieu (*agapè*). La distinction est intéressante, mais elle ne doit pas être durcie, et le pape lui-même, dans son encyclique, a fait remarquer qu'entre *éros* et *agapè*, il n'y a pas opposition totale : les mystiques parlent de Dieu d'une manière vraiment amoureuse, et d'autre part, l'amour humain a vraiment quelque chose de divin.

Oui, les dimensions de l'amour s'entrelacent, il est à la fois un et multiple, personnel et universel. Il nous engage de la façon la plus intime, en même temps qu'il nous relie les uns aux autres et à Dieu. C'est ce réseau de l'amour, c'est cet univers irrigué par l'amour, que je tenterai d'explorer pour vous chaque semaine. *Questions d'amour*, c'est une émission qui fera du lien – et qui, je l'espère, vous fera du bien.

## 2. Contrefaçons

**Pour commencer à réfléchir sur l'amour, je crois qu'il faut** laisser de côté pas mal d'idées toutes faites, de clichés trompeurs ; qu'il faut renoncer à certaines façons de l'envisager qui sont tellement banales qu'elles sont insignifiantes. Non seulement elles ne nous aident pas à penser, mais elles nous empêchent de penser.

Ainsi en est-il de cette mièvrerie romantique qui consiste à croire que si deux êtres s'aiment, je veux dire s'ils éprouvent des sentiments l'un pour l'autre, rien ne peut leur donner tort, personne n'a le droit de les critiquer, ils sont dans le vrai, ils sont dans le bien. C'est une idée très courante, très banale – et très fausse. C'est le présupposé sur lequel reposent quantité de romans, de films, de situations personnelles et de débats sociaux. C'est ce que j'appellerais la dictature du sentiment. « Que voulez-vous, ils s'aiment ! Et c'est si beau... »

Car cette vision est à la fois naïve et tyrannique. En croyant exalter l'amour, elle le rétrécit. En ayant l'air libératrice, elle rend les personnes esclaves de leurs émotions. Elle réduit l'amour à une sorte d'excitation affective, puissante et passagère, intense et sans avenir. Si je fais confiance à cette forme-là de l'amour, je n'irai pas loin. C'est un feu de paille, dont il ne restera que des cendres. Ou pire, c'est une éruption volcanique, qui détruira tout sur son passage.

Je ne dis pas qu'il soit facile de se dégager d'un tel sentiment, qu'on appelle classiquement une passion amoureuse. Car celui qui la subit n'a presque aucun moyen d'en sortir. Il est dans l'œil du cyclone, complètement aveuglé. Et quelquefois, en voulant lui porter secours, on aggrave le problème. En croyant l'aider, on braque le passionné. Il se barricade dans ses justifications, il s'enfonce dans sa passion, peut-être jusqu'à la mort.

Car ce qu'il croit être de l'amour pour quelqu'un d'autre, et qui est en réalité un attachement forcené à lui-même, finira par s'user, par s'autodétruire, et par le détruire. Nous avons tous assisté à ces processus affectifs assez inquiétants, dans lesquels un de nos proches se trouve embarqué, au nom de l'amour, dans une aventure folle. Et nous sommes démunis devant lui, ou devant elle, ne sachant ni quoi dire, ni comment agir.

Mais quand bien même nous ne pouvons pas faire grand-chose, au moins ne nous trompons pas dans notre analyse. N'en restons pas à cette idée stupide, et tellement répandue, que tout sentiment amoureux serait, en soi, légitime et bénéfique. Ce n'est pas vrai. Il ne faut pas confondre les grandeurs de l'amour avec ses caricatures, avec ses contrefaçons. On nous trompe sur la marchandise, même si on y met une musique d'ambiance et un air de violons.

L'amour vaut mieux que des sentiments en sucre d'orge. L'amour n'est pas cette sensation sirupeuse qui vous emberlificote et vous fait faire n'importe quoi. L'amour n'est pas ce piège dans lequel on tombe en perdant sa lucidité, sa volonté, sa dignité. Et même si on nous sert tous les jours la recette à la télé, n'y croyons pas. L'amour vaut beaucoup mieux que ça.

On nous a fait croire que le grand amour est une espèce d'ivresse aveuglante, de tourbillon absurde. On a paralysé notre lucidité devant ce genre de sentiment, en nous interdisant de le critiquer. On nous fait passer une verrerie de pacotille pour un bijou très précieux. Mais l'amour, le vrai, comment le trouver, comment le vivre ? Si vous le voulez, partons à sa recherche.

---

### 3. Non-pathologique

**J'ai critiqué, la semaine dernière, une certaine idée de l'amour**, idée qu'on peut appeler sentimentale. Il convient sans doute que je précise ma pensée. Je n'ai pas voulu dire que le sentiment ne soit pas essentiel à l'amour, car il l'est. Mais on a tort d'identifier l'amour à un sentiment, de le réduire à une émotion affective. Il est plus que cela.

Car si l'amour mobilise notre affectivité, il concerne aussi toutes les autres dimensions de notre être : notre intelligence, notre volonté... Malheur à celui que l'amour rend stupide, incapable de réfléchir, ou à celui qu'il rend amorphe et incapable de prendre une décision !

On pourrait presque y voir le test permettant de vérifier la qualité d'un amour : s'il n'est que sentimental, il prospère sur la bêtise et la passivité. Il est aveugle et se laisse mener par le bout du nez, jusqu'à ce qu'il se cogne contre un mur ou tombe dans un trou. C'est une espèce de monstruosité affective : un très gros cœur, mais posé sur des toutes petites jambes, avec une toute petite tête. Les amoureux de ce type-là ont bien du mal à avancer dans la vie.

L'amour authentique n'est pas cette sorte de maladie. Il éveille à la fois le cœur, le corps, l'esprit. Il n'emprisonne pas, mais libère. Il donne plus de lucidité, de confiance, de courage, de foi. Et surtout, cet amour est moins une affection qu'une action. On ne le subit pas, on s'y engage. Il fait voir loin. L'amour passionnel est toujours passif, et par là, maladif – le mot *pathos* a d'ailleurs donné le mot pathologie. Il s'attrape comme une affection, autre mot significatif. Être trop affectif, c'est être souvent affecté, et quelquefois infecté, par ses sentiments, comme on attrape un rhume au moindre coup de froid.

La santé de l'amour, c'est de ne pas dépendre de la météo, c'est-à-dire de nos humeurs, et de celle des autres, qui sont aussi variables que les nôtres, et que le temps qu'il fait. L'amour non-pathologique ne va pas s'effondrer au premier orage, au premier mot de travers, comme ces passions qui virent d'un coup de l'amour à la haine.

Le sentiment, abandonné à lui-même, est volatile : un jour au plus haut, le lendemain au plus bas... Notre sensibilité oscille, fluctue, et si elle n'est pas guidée par l'intelligence, orientée par la volonté, elle se perd dans les sables, elle tourne en rond.

L'amour a besoin d'une boussole, d'une direction. Et quand il l'a trouvée, bien sûr, il continuera à la chercher, comme l'aiguille de la boussole frémit en se tournant vers le nord. Le chemin de l'amour n'est pas une autoroute : c'est un sentier étroit, où on avance pas à pas. Mais il faut avoir trouvé son étoile, sa direction, et s'y tenir, faute de quoi on se perd dans les épines.

Mais le plus important reste à dire. C'est que l'amour vrai libère celui qui aime de lui-même, je veux dire du souci de lui-même. L'amour passionnel, au contraire, est obsessionnel et égocentrique. Il ne pense qu'à soi en faisant semblant de penser à l'autre. Cet amour malade est cloué au lit, paralytique – et c'est pourquoi d'ailleurs, il est aussi fantasmatique : il n'a pas de vraie prise sur la réalité. L'amour vrai, quant à lui, veut vraiment le bien de l'autre, donc s'oublie en sa faveur. Le passionné ne vous parle que de lui. L'amoureux authentique vous parle de vous, se soucie de vous, vit moins pour lui-même que pour vous. Si quelqu'un vous aime comme cela, heureux êtes-vous !

---

## 4. Clarifications

**Il y a, nous l'avons dit, une erreur très répandue qui consiste** à confondre l'amour avec l'attirance sexuelle. Pour beaucoup de gens, prononcer le mot amour, c'est immédiatement se placer sur le terrain érotique. Pour eux, amour est synonyme de plaisir.

Ils n'ont pas entièrement tort, bien sûr, car la sexualité est une des dimensions de l'amour, Éros est un des noms de l'amour, et le plaisir – ou mieux, la joie – en est une composante essentielle. Mais l'amour, heureusement, ne se limite pas au sentiment amoureux : il a bien d'autres formes, il rayonne dans mille directions.

Si l'amour des amants est l'image la plus forte et l'expérience la plus intense de l'amour humain, ce n'est pas la seule. Nous aimons puissamment nos enfants, nous aimons les membres de notre famille, nous aimons nos amis, nous pouvons aimer notre voisin, notre prochain, et même celui qui est loin, ou qui est pauvre, ou qui souffre. Nous les aimons d'une manière qui ne consiste pas à chercher du plaisir, mais plutôt à chercher à leur faire plaisir. Nous les aimons d'une façon qui n'est pas amoureuse, mais simplement heureuse et généreuse. Nous pouvons même les aimer de façon douloureuse et coûteuse, mais dont nous sentons qu'elle est normale, qu'elle est bonne, elle est saine et sainte. Nous les aimons ainsi, par-delà toute recherche de plaisir ou de profit. Osons le mot : nous les aimons parce que c'est notre *devoir*.

Et nous voici aux antipodes de la vision de tout à l'heure. Nous étions dans l'érotique, nous voici dans l'éthique. Nous sommes passés de l'amour jouissif à l'amour comme impératif. Du plaisir d'amour au devoir d'aimer.

Certains penseront tout de suite que nous avons progressé, mais attention : il y a peut-être, ici aussi, une erreur

est un excès à éviter. Car définir l'amour comme un *devoir* moral, je veux dire ici comme une obligation et une nécessité, n'est-ce pas lui couper les ailes, n'est-ce pas le paralyser ? Si on vous dit, dans quelque circonstance que ce soit, que vous êtes obligé d'aimer, je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais pour moi cet amour devient très difficile, pour ne pas dire impossible.

Car l'amour respire la liberté. Il n'y a pas d'amour contraint, d'amour forcé. Je ne dis pas que le mot « devoir » implique nécessairement cette idée de contrainte, mais il n'en est pas très éloigné. Voir l'amour comme un devoir, c'est risquer de couper la branche sur laquelle on est assis. Dire à quelqu'un : « Tu dois aimer », c'est exiger de lui une chose impossible, tant que lui-même n'a pas librement décidé d'aimer. Nous le sentons bien : personne ne peut nous obliger à aimer. Pas même Dieu, dont les Pères du désert disaient : « Dieu peut tout, sauf contraindre l'homme à l'aimer. » À plus forte raison, un autre homme ne le peut pas non plus.

Définir l'amour comme un devoir, et comme un devoir universel, n'est sans doute pas la meilleure chose à faire, si l'on veut respecter son caractère libre et personnel.

Nous voilà donc pris entre deux extrêmes : d'un côté l'amour comme plaisir, de l'autre l'amour comme devoir. Mais les deux approches semblent inadéquates : la première rétrécit l'amour, la deuxième le dénature. Or si l'amour ne se définit par le plaisir, ni par le devoir, quel est son mystère ? Et comment nous approcher de sa source ? Nous tenterons de le faire... une prochaine fois.

---

## 5. Hédonisme, moralisme

**Revenons sur cette formule : l'amour n'est ni un plaisir, ni un devoir.** On pourrait la préciser en disant : ceux qui ne voient dans l'amour que du plaisir ont malheureusement tendance à oublier leurs devoirs, et inversement.

Les premiers sont des hédonistes, voire des libertins. L'amour, ils le cueillent comme un fruit, puis ils en jettent le trognon, au mépris de toute autre règle. Leur maître à penser, c'est Don Juan, ce séducteur invétéré, qui ne s'embarrasse pas de scrupules. Une fois la jeune fille tombée dans ses filets, et une fois sa beauté consommée, il passe à une autre. C'est l'amour en libre-service, sans autre loi que celle de son caprice.

Le respect de la parole donnée, le souci du bonheur de l'autre, la grandeur de la fidélité, du dévouement, sans parler de la pudeur, tout cela passe à la casserole, et les devoirs moraux avec. *Carpe diem*, disaient les Épicuriens, qui déconseillaient le mariage et qui préféraient, en amour, des relations moins contraignantes et plus expéditives. C'est moderne, c'est « tendance » : on a une copine, ou plusieurs, et pour la suite, on verra bien. C'est ce que Kierkegaard appelle un style de vie « esthétique », au sens exact du mot, puisque *aisthesis*, en grec, veut dire sensation.

Mais dans cette course aux sensations agréables, il y a quelque chose d'un peu pitoyable, et pour Don Juan comme pour d'autres, l'aventure peut virer au cauchemar. Oui, l'amour qui néglige ses devoirs est finalement une pauvre chose, et le fruit qu'il nous tend est pourri. C'est un fait d'expérience : la jouissance égoïste est amère, les plaisirs sans lendemain aussi.

On comprend donc que face à l'hédonisme d'Épicure, d'autres philosophes, comme Emmanuel Kant, aient voulu rappeler l'importance de nos devoirs. La *Critique de la raison pratique*, de Kant, étudie à fond cette question morale : quel doit être le principe de nos actions ? Est-ce le plaisir ? Non, répond-il, c'est le devoir.

Appliquée à l'amour, son analyse signifie à peu près ceci : le principe et le but de l'amour, ce n'est pas de nous rendre heureux, c'est de nous rendre meilleur. Si le fait d'aimer nous est agréable, tant mieux, mais ce n'est pas son caractère agréable qui fait sa valeur, et s'il perd ce côté plaisant, il ne faut pas renoncer à l'amour pour autant. Car l'amour n'est pas une sensation, c'est une *vertu*, et à la limite, moins il est plaisant, plus il est vertueux. L'amour qui coûte est supérieur à celui qui rapporte, l'amour qui donne vaut mieux que celui qui profite et qui prend.

Noble idéal, mais un peu austère, et auquel on a pu reprocher son côté rigoriste et moralisateur. Kierkegaard appelait cela un style de vie « éthique », mais avec une admiration mitigée. Car il est vrai que ceux qui nous rappellent sans cesse notre « devoir d'aimer », quelquefois, nous fatiguent. On nous l'a dit et répété : « Nous serons jugés sur l'amour ». Mais à ce compte-là, dites-moi, qui peut se dire qu'il sera sauvé ? Qui osera dire qu'il a vraiment aimé ? Qu'il ne nous peut se croire pur de tout égoïsme, qui a vraiment fait son devoir ?

Il y a, même dans le christianisme, une longue ombre de culpabilité, et quelquefois de dolorisme, qui traîne derrière cet idéal d'un amour comme devoir. Il faut aller plus loin, au plus profond, pour comprendre les secrets de l'amour et ses trésors. Continuons donc notre recherche. L'amour a tout le temps, l'Amour nous attend.

## 6. Avoir, faire, être

**J'ai distingué jusqu'ici deux façons d'envisager l'amour** : comme plaisir ou comme devoir. Pour ceux qui voient l'amour comme un plaisir, c'est une sorte d'objet à posséder, de fruit à consommer. Ils en jouissent comme de quelque chose d'agréable, qui passe à leur portée, et qu'il s'agit de prendre. Cet amour-là est de l'ordre de l'avoir. Mais l'amour est-il, si j'ose dire, « possédable » ? On sent bien qu'il y a une grave erreur à l'envisager comme un bien de consommation. Le Cantique des Cantique le dit : « Si quelqu'un voulait offrir toutes les richesses de sa maison pour acheter l'amour, il n'en recueillerait que du mépris » (Ct 8,7). L'amour ne s'achète pas, ne se prend pas, ne se possède pas. Il est d'un autre ordre. Mais lequel ?

Pour ceux qui voient l'amour comme un devoir, c'est au contraire quelque chose qu'il s'agit de donner. C'est un trésor qu'il faut tirer de soi pour l'offrir aux autres. C'est un acte à poser, non en vue d'une jouissance, mais dans un élan de générosité. Cet amour-là est de l'ordre, non de l'avoir, mais de l'agir, du « faire ». Mais de nouveau, l'amour est-il, pour ainsi dire, « faisable » ? Est-ce qu'on peut – passez-moi l'expression – « faire » l'amour ?

À vrai dire, cette formule évoque plutôt le point de vue érotique que le point de vue éthique ; plutôt le plaisir que le devoir. Ce sont les hédonistes, d'hier et d'aujourd'hui, qui disent : « Faites l'amour, pas la guerre ». Mais les moralistes, à leur manière, insistent aussi sur le fait que l'amour est quelque chose qu'il faut « faire ». L'Épître de Jean le dit solennellement: « Petits enfants, aimons non pas en mots ni en paroles, mais en actes, véritablement. » (1 Jn 3, 18). C'est ici au sérieux de l'amour, à son côté exigeant, que nous sommes renvoyés. Avec le risque, n'est-ce pas, d'en être découragés. C'est trop difficile, c'est inaccessible, cette morale

de l'amour ! C'est bon pour les grandes âmes, pour les Mère Teresa, mais moi, que voulez-vous, il y a des tas de gens que je n'aime pas, et même pour ceux que j'aime un peu, ou du moins que je ne déteste pas, ne me demandez pas d'en faire trop : les bras m'en tombent. L'amour comme pur plaisir, c'est un peu léger, mais d'amour comme pur devoir, c'est un peu écrasant. Décidément, l'amour ne se laisse pas saisir et comprendre si facilement !

Mais je voudrais ici ouvrir une troisième voie. Si l'amour n'est pas de l'ordre de l'avoir, et s'il n'est pas de l'ordre du faire, c'est parce que il est avant tout, je crois, de l'ordre de l'être. Oui, l'amour fait partie de notre être, il est à la source de notre être, et c'est vers cette source que je voudrais remonter. Ce serait une belle idée, vous ne trouvez pas ? Celle d'un amour qu'on ne prend pas, qu'on ne possède pas, mais qu'on ne fait pas non plus : celle d'un amour qui ferait tout simplement partie de notre être. Qui en serait la source, et qui nous coulerait dans les veines comme du sang. Celle d'un amour qu'on n'aurait pas à chercher ailleurs, ni à produire comme s'il était absent, mais qui nous serait consubstantiel. Être amour, naître et renaître de l'amour : et si c'était de ce côté-là que se trouvait le trésor ? Continuons à le chercher.

---

## 7. Origine

**D'où venons-nous ? Pourquoi existons-nous ? Les philosophes** ont là-dessus des réponses différentes, selon qu'ils sont croyants ou non. Les uns nous disent que nous venons de la terre et de la matière, les autres que nous venons du ciel, que nous sommes avant tout des êtres spirituels. Les uns nous parlent de hasard et de nécessité, les autres de création et de plan divin. Mais quoi qu'il en soit de ces grands débats, une chose est certaine : chaque être humain est né de la rencontre entre deux êtres humains, et non seulement de leur rencontre, mais de leur union, de leur étreinte amoureuse. Chacun de nous est né d'un amour.

Écartons d'emblée, si vous le voulez bien, l'objection de celui qui dirait que l'enfant né d'un viol, ou conçu dans une éprouvette, ferait exception à la règle. Elle la confirme au contraire, car ce que le violeur cherche et imite de façon folle, de façon pathétique et pathologique, c'est un désastreux simulacre de l'amour. Il n'en a que la trace déformée, renversée, pervertie, mais c'est encore sur ce chemin qu'il marche – à contresens. Quant à la fécondation artificielle, ne croyons pas qu'elle soit étrangère à tout amour. C'est précisément la stérilité d'un couple, je veux dire l'impossibilité de faire naître de façon naturelle un enfant de leur amour, qui les pousse à recourir à ces techniques artificielles, souvent difficiles à vivre. Et c'est par amour, par amour l'un de l'autre, et par amour, déjà, de l'enfant qu'ils désirent, que des parents s'engagent sur ce chemin.

Non, décidément, c'est une évidence universelle : l'être humain est né de l'amour, il a son origine dans un désir amoureux. Je ne dis pas que tout enfant a été désiré pour lui-même : il arrive très souvent que sa conception ait quelque chose d'imprévu. Mais c'est au cœur du désir amoureux, au cœur du cœur de ce que les êtres humains connaissent de plus

intime et de plus précieux, de leur union dans la tendresse, c'est là que se produit le miracle de l'existence. Y avez-vous réfléchi ? Quelles que soient les circonstances précises dans lesquelles vos parents vous ont conçu, qu'il ne s'agit pas de se représenter, et qui n'ont finalement aucune importance, la première étincelle de cet être que vous êtes est née du contact de deux êtres qui se sont aimés.

C'est une vérité d'une puissance énorme. D'où venons-nous ? Par-delà toute option philosophique ou théologique, le fait est là, bouleversant: c'est d'une relation amoureuse que chacun de nous a reçu l'existence. Et c'est sûrement pour cela que nous y aspirons avec tant de force. Car l'amour, on le sait bien, n'est pas pour l'homme une simple affaire d'instinct de reproduction : tout son imaginaire, et son affectivité, sa représentation de soi-même et du monde, le sens même de son existence, c'est tout cela qui se joue pour lui dans la relation amoureuse. Et quand elle manque, ou quand elle est brisée ou blessée, quel malheur ! Oui, chers amis, n'ayons pas peur de constater que nous sommes faits de ce bois-là, que nous avons été taillés dans cette étoffe-là. C'est la sève de l'amour qui coule dans nos veines, et c'est d'elle, au fond, que nous avons soif.

## 8. Amateurs

**Il y a des gens, vous en connaissez sûrement, qui ont l'air** de n'avoir aucune difficulté à aimer. Ils bénéficient d'une espèce de grâce, ce bienveillance, de bonté naturelle (ou surna-turelle, je ne sais) qui fait d'eux des êtres d'une grand qualité. À leur approche, à leur contact, c'est comme si les difficultés s'évaporait. Auprès de ces gens-là, on ne sait pas pourquoi, on se sent bien, on se sent respecté. On est comme à l'ombre d'un grand arbre en plein été.

Ainsi telle vieille personne, qui en a tellement vu, qui a tout traversé, et dont vous savez que par elle, vous ne serez pas jugé, critiqué, suspecté. Elle vous aime comme vous êtes. Elle ne veut ni vous dominer, ni vous séduire, ni se comparer à vous. L'amour qu'elle vous porte est gratuit. C'est peut-être votre grand-mère, ou telle personne de votre famille. Souvent d'ailleurs, ces personnes-là ne font pas de bruit. On les approche sans crainte, sans a priori.

Ce ne sont pas forcément des personnes âgées : qui n'a pas eu, dans sa jeunesse, un ami ou une amie qui avait cette grâce ? Je parlais tout à l'heure d'un grand arbre en plein été : ceux-là sont plutôt comme des fleurs de printemps, toutes rayonnantes, toutes parfumées. Il y a de jeunes êtres, et dans notre région, Claire de Castelbajac en a été un bel exemple, qui sont comme épargnés par ces maladies de l'âme qui nous frappent tous : l'aigreur, la rancœur, la colère, les mécontentements, l'amertume.

Ces êtres-là sont ce que nous voudrions être, ce que nous aurions pu être, peut-être... et que nous ne sommes pas. Ils respirent la sérénité, la joie, et nous, nous macérons dans la mauvaise humeur. Et pour un peu, nous les envions, d'une manière qui aggrave notre malheur. Léon Bloy disait : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints »...

Mais ce serait dommage, n'est-ce-pas, d'ajouter à nos défauts celui de la jalousie. Ce que les saints ont, et que nous n'avons pas, ce n'est pas pour eux qu'ils l'ont, c'est pour nous. Nous n'avons donc pas à les jalouser, mais à recevoir ce qu'ils nous offrent et à nous l'approprier. A l'ombre des saints – et je ne parle pas seulement de ceux qui sont canonisés, mais de tous les grands « aimants » –, à l'ombre de ces gens-là, nous pouvons nous abriter pour grandir. Pour être, oui, comme « aimantés », et pour devenir un peu ce qu'ils sont.

Je ne dis pas : pour les imiter, car l'imitation a quelque chose d'extérieur et d'artificiel. Disons plutôt : pour capter leur parfum, pour en être imprégné, vivifié. Il s'agit moins de faire comme eux que d'être vraiment nous-mêmes grâce à eux. Car l'amour, on le sait est moins une question d'agir qu'une question d'être. L'amour ne se fabrique pas, ne se copie pas du dehors. Il vient du dedans, comme un petit miracle. D'ailleurs qui d'entre nous, dans les meilleurs moments de sa vie, n'a pas senti au fond de lui se produire ce miracle ? Qui d'entre nous est incapable d'aimer ?

Alors laissons cette fleur rouge, cette fleur parfumée, s'ouvrir tout seule, dans notre poitrine. Laissons cette tendresse, un peu nous traverser. Nous ne sommes pas des saints ? Ce n'est pas grave. Nous ne sommes pas des champions de l'amour ? Tant pis. À défaut d'être des professionnels, nous serons des amateurs. Et ce ne sera pas si mal, puisque l'amateur est quel-qu'un qui aime et qui se définit par cet amour. Soyons, chers amis, de bons amateurs de l'amour.

## 9. A priori

**Comment se fait-il, au fond, que nous aimons l'amour ?** Car dans des circonstances normales, il est certain que n'importe quel humain préfère aimer et être aimé que le contraire. Laissons de côté le cas du misanthrope, qui est, par définition, à part, et qui mériterait d'être réfléchi pour lui-même. En dehors de ce cas pathologique, qui d'entre nous n'a pas envie qu'on l'aime ? Le titre d'un film récent le dit avec humour : « Qui a envie d'être aimé ? » Réponse : tout le monde, bien sûr !

Vraiment, le cœur de l'homme ne peut pas plus se passer d'amour que son corps ne peut se passer de nourriture, ni la plante se passer de lumière et d'eau. L'enfant à qui on ne prodigue aucun amour, non seulement dépérit, mais meurt, comme cela a été vérifié. L'enfant à qui on en donne très peu sera durablement marqué par cette sorte de déficit originel. Le Père Duval avait, autrefois, une chanson poignante : « Il n'a pas eu, bonnes gens, tout son compte d'amour... » Et tant de personnes que nous connaissons sont dans ce cas, dans cette carence. D'ailleurs qui d'entre nous a eu vraiment tout son « compte » d'amour ?

Alors la question se pose : de cet amour, pourquoi avons-nous un si fort désir ? Même si nous n'en aurons jamais notre « compte », pourquoi l'amour compte tant pour nous ?

On pourrait penser, et les psychologues de type empiriste ne s'en privent pas, que c'est justement l'amour reçu pendant la petite enfance qui éveille en nous le goût de cette expérience, de ce sentiment de bien-être, de protection, de tendresse, de communion. Et que par la suite, le goût de l'amour serait une simple nostalgie de ce bonheur primitif. Ainsi le désir de l'amour serait en nous comme un écho, une conséquence de cette expérience primordiale. Les philosophes diraient, en ce sens, qu'il nous est donné *a posteriori*.

Mais j'aurais volontiers une autre réponse. Il me semble, au contraire, que ce désir est en nous *a priori*, c'est-à-dire antérieurement à toute expérience. Il est au point de départ, à la racine de la conscience. Il fait partie de notre être, de sa structure, dès la naissance. Il précède toutes nos relations et les fonde. Il est une exigence, un appel obscur, qui nous oriente dans une certaine direction avant même que nous ayons fait le premier pas. Oui, avant même d'aimer qui que ce soit, nous savons et sentons que l'amour est désirable. Avant même d'être aimés par qui que ce soit, nous savons que nous sommes faits pour cela.

Celui qui se retrouve seul, abandonné, à plus forte raison détesté, celui-là éprouve bien plus qu'une privation accidentelle, un manque empirique. Il éprouve un besoin essentiel, une exigence ontologique – à la manière de Kant, je dirais : un impératif transcendantal. Oui, nous sommes comme voués à l'amour, taillés dans cette étoffe, faits pour la revêtir. C'est ainsi, et nos parents ne créent pas cette attente première, cette aspiration fondamentale : ils ne font que l'exaucer. Elle n'est pas quelque chose qui s'ajoute à notre être, mais qui le définit dans son essence et dans son élan.

Vous voulez le vérifier ? Écoutez pleurer un nouveau-né. Il ne fait pas qu'émettre des sons : à sa manière, il parle. Ce petit être parle d'amour. Ses cris ne sont pas les couinements d'une bête ; c'est l'appel d'une personne. De la façon la plus simple et la plus forte qui soit, il dit : « Qui m'aime ? Qui m'aime, dans ce monde ? Et qui je peux aimer ? » À nous de lui répondre...

## 10. Bancs publics

« **Les amoureux qui se bécotent sur les bancs publics** ont des p'tites gueules bien sympathiques ». Merci à toi, Georges Brassens, d'avoir osé chanter cela : d'avoir posé sur les amourettes et les béguins sentimentaux de nos adolescents un regard de tendresse. Merci de les avoir comme immortalisés, ces jeunes êtres tout émoustillés, tout émerveillés par le sentiment amoureux, qui se regardent dans les yeux, qui se sentent légers, et qui, comme on dit, sont seuls au monde. Il fallait un poète pour dire au monde, justement, la fraîcheur touchante de cet amour-là.

Mais peut-être, mon cher Georges, trente ans après ta mort, peut-être serais-tu un peu moins bucolique en apprenant le pourcentage des jeunes de 15 ans qui regardent des films pornographiques. Eh oui, on ne se bécote plus sur les bancs publics, au XXI<sup>ème</sup> siècle : on surfe sur internet, on chatte, on explore des sites d'une vulgarité et d'une indécence à faire frémir les adultes. La part du « porno » sur le web est d'ailleurs vertigineuse. Elle montre que certains adultes ont bien compris comment tirer parti de ce nouveau média, en flattant les instincts les plus bas. Nos jeunes, parfois même nos enfants, sont leurs premières victimes, et c'est un malheur dont notre société fera un jour les frais.

Sans tomber dans un pessimisme excessif, je voudrais dire combien ce problème me paraît important. Qu'il est loin, déjà, le temps où Brassens taquinait la société pudibonde et le monde petit bourgeois ! Les plus coquines de ses chansons paraissent aujourd'hui gentillettes. On fait aujourd'hui dans le hard, dans le gore, et l'amour confondu avec de tels fantasmes n'a plus grand-chose d'un sentiment. Il se ramène – et dans l'esprit de tant de jeunes, c'est le cas ! – à un acte physique que l'on conclut de façon à la fois abrupte et anodine.

Vous me direz peut-être que les temps n'ont pas si changé que ça, qu'il y a toujours eu des formes vulgaires et banalisées de l'amour, et qu'en sens contraire, bien des jeunes continuent de souhaiter, d'espérer le grand amour. On dit même que beaucoup de jeunes, un peu lassés ou écoeurés par tant d'images charnelles, aspirent à un amour vrai, à une communion profonde, à une alliance durable avec l'être aimé. Ce serait beau, et peut-être qu'un renouveau de l'amour va nous venir des jeunes eux-mêmes, qui vont pour ainsi dire le réinventer.

Mais en attendant, ne rêvons pas : le combat est terrible, et l'enjeu est très grave. En s'attaquant à l'amour, dit le père Daniel-Ange, le diable tente de salir ce qu'il y a de plus beau, de plus sacré dans l'existence humaine. Abaisser la sexualité, au lieu de la laisser s'épanouir de façon saine et sainte. Griller, souiller le sentiment amoureux en l'attachant à des expériences sans lentement. Tel est le piège, énorme, qui est aujourd'hui tendu aux jeunes. A nous de leur dire que l'amour vaut mieux que les mirages et les mensonges. A nous de donner le goût d'un amour vrai.

## 11. Magnétisme

**Les phénomènes magnétiques ont toujours intrigué les hommes** et dès l'Antiquité, la fameuse « preuve de Manésie » qui leur a donné leur nom, les a fascinés. Comment se faisait-il qu'elle attirait les métaux ? La limaille de fer, qui est un corps inerte, se mettait en mouvement à proximité de cette pierre et se dirigeait vers elle. Magie ? Bizarrerie de la nature ? Comment concevoir cette action à distance, cette influence invisible et inexplicable d'un corps sur l'autre ? À défaut de comprendre, on a constaté, on a observé, on a *nommé* ce phénomène, et les corps qui attireraient les métaux on les a dits « aimantés ». Oui, on a pris la métaphore de l'amour pour désigner le rapprochement entre des corps, et pour ainsi dire, leur désir d'unité.

Empédocle d'Agrigente, le célèbre Présocratique, avait d'ailleurs tenté de décrire le monde comme animé par deux forces : l'une d'attraction, de convergence, d'unification, l'autre de division, de fragmentation. Il les appelait : l'Amour et la Haine, et ces deux forces, combinées aux quatre éléments (l'air, le feu, l'eau, la terre) étaient censées être la cause de tout ce qui existe. Le monde serait une sorte de brassage permanent des éléments qui le composent. Tantôt l'Amour les agrégerait, tantôt la Haine les désagrégerait.

C'est peu scientifique, mais de façon imagée, c'est parlant. Les étoiles ne sont-elles pas d'immenses images de matière qui se sont densifiées, tassés sur eux-mêmes, et qui finissent par s'embraser ? Les atomes des étoiles, notamment les atomes d'hydrogène, se pressent et se serrent les uns contre les autres avec une telle force que leurs particules s'échauffent, s'excitent, et libèrent des quantités incroyables de lumière et d'énergie. Les étoiles naissent de cette étreinte, et leur rayonnement peut être comparé aux feux de l'amour – à ceci près qu'il ne s'agit pas d'un feu de paille, puisque notre

« frère Soleil », comme aurait dit François d'Assise, brûle depuis cinq milliards d'années environ et brûlera encore pendant autant de temps. Cet amour atomique, cette passion nucléaire, cet embrasement stellaire, résistent donc à la durée.

Vous me direz que tout cela n'est qu'une image, une métaphore, et que le Soleil ni l'aimant n'ont rien à voir, en fait, avec l'amour. Certes, et rien à voir non plus avec la haine. Ce sont des phénomènes d'ordre physiques et matériels, alors que l'amour est d'ordre affectif et spirituel. Surtout, ce sont des phénomènes nécessaires et impersonnels, alors que l'amour est libre et personnels. Mais restons, si vous le voulez, sur le plan de l'image et du symbole. Est-ce que le monde ne serait pas une vaste parabole de l'amour ? Est-ce que l'embrasement des atomes au cœur d'une étoile, est-ce que l'attraction d'un métal par un autre, ne seraient pas comme l'expression d'une force mystérieuse, qui façonne l'univers ? Le moindre grain de matière a une cohésion interne, une sorte de ciment qui le fait tenir à lui-même. Il s'aime, si on peut dire. Et au voisinage des autres corps, il est modifié par leur présence, il entre en relation et pour ainsi dire en dialogue avec eux.

Oui, le monde est saturé d'échanges, de communications d'énergies, de tensions dans l'harmonie. L'amour humain, lui aussi, est échange, relation, proximité sans confusion. Il brûle le cœur, comme le soleil se consume. Il attire, comme la pierre de Magnésie. Dante, à la fin de la Divine Comédie, dit magnifiquement que c'est « l'amor che fa girare il sole e l'altre stelle », « l'amour qui fait tourner le soleil et les étoiles ». Et s'il avait raison ?

## 12. Regards

**Dans une rencontre amoureuse, tout commence, très souvent,** par le regard. Deux êtres qui ne se connaissaient pas, ou qui peut-être se connaissaient déjà, mais qui ne s'étaient jamais regardés ainsi, acceptent d'échanger leurs regards, de se le donner, avec une sorte d'intensité mystérieuse. La chose est bien connue des cinéastes, qui en usent et abusent parfois. Car cette expérience, en ce qu'elle a d'authentique, est beaucoup plus rare qu'au cinéma. Elle n'est pas à confondre avec le regard séducteur de celui ou de celle qui, pour ainsi dire, guette sa proie. Ce regard de fauve, qui fascine, et qui fait tomber l'autre dans ses filets : malheur à ceux qui s'y laissent prendre ! Symétriquement, il existe le regard fasciné de lui qui, justement, s'est laissé piéger, et qui ne peut plus décoller les yeux de son idole. Mais l'un et l'autre, le prédateur et sa proie (il arrive d'ailleurs que chacun soit à la fois l'un et l'autre) sont aux antipodes de ce que je tente de décrire, c'est-à-dire un regard vrai d'amour vrai.

Mais comment distinguer cette expérience de séduction de celle qui accompagne, et parfois qui fait naître, un authentique amour ? Qu'est-ce que cette rencontre, magique et unique, cet éclair très pur, cette sincérité parfaite qui caractérise un vrai regard d'amour ? J'aurais bien du mal à répondre. Laissons donc ce secret à ceux qui s'aiment, et n'allons pas plus loin dans leur intimité. Mais si ce cadeau est rare, s'il n'est pas donné à tous, peut-être que chacun de nous peut quand même en avoir une idée, une approche une expérience très simple et à la portée de tous. Oui, je crois qu'il existe une certaine façon de regarder les choses, les êtres, et tout ce qui nous entoure, une certaine façon de se laisser toucher par la moindre réalité, qui ressemble à ce regard amoureux. Trop souvent nos yeux se posent sur les choses

comme ceux du prédateur sur l'objet de son désir, ou du critique qui l'analyse, qui le soupèse, qui en estime le prix. Parfois même, comme on le voit sur certains visages, le regard se tend, se durcit, se fige. On y devine un mélange d'orgueil et de peur. Et si nous apprenions à le détendre, ce regard, à le rendre plus doux, plus vulnérable ? Faites l'expérience en toute tranquillité. N'allez pas tout de suite vous planter en face de votre ennemi pour lui offrir ce regard-là, mais faites l'essai sur une humble chose, sur la plus humble chose. « Qu'une herbe simple t'intimide », disait Lanza del Vasto.

Et si nous osions, selon une autre formule du même auteur, « regarder le monde dans les yeux ? » Pas de façon arrogante, ni possessive, mais désarmée, naïve, accueillante, contemplative. Lanza disait encore : « Et dire qu'il y a des gens qui regardent les fleurs d'un air de compétence ». Le regard de celui qui sait, et qui croit voir, mais qui ne voit rien, s'il est vrai qu' « on ne voit bien qu'avec le cœur ». Et s'il était possible de poser sur les choses un regard amoureux, sensible, respectueux, un regard tendre ? Rien de mièvre ni de doucereux dans cette douceur-là, qui est une force. Rien de naïf ni de passif dans ce regard-là, qui est extralucide et très puissant. De tous les êtres vivants, il n'est donné qu'à l'homme de le poser sur le monde, royalement et en souriant. D'être comme amoureux du monde, pour le transformer. Et si toutes choses n'attendaient qu'une chose, c'est d'être regardées ainsi, dans la lumière d'un amour ?

### 13. L'amour courtois

**Le Moyen Âge a inventé l'amour courtois. Une façon** très particulière d'envisager l'amour, qui tranchait sur tout le passé de l'humanité. Car depuis des millénaires, les hommes avaient eu tendance à considérer les femmes comme des êtres inférieurs. On les achetait, on les raptait, on en possédait plusieurs. La femme était vouée aux tâches ménagères et à la maternité, pendant que l'homme se réservait les honneurs de la guerre et de la vie publique.

Je sais que ce tableau est caricatural, et que les sociétés patriarcales n'étaient pas si machistes qu'on le dit parfois. Mais enfin, il y avait un peu de ça, et c'est justement ce modèle que l'amour courtois est venu renverser de façon étonnante. Car la femme, devenue Dame, n'est plus servante mais reine. Elle n'est plus un objet de plaisir, mais un horizon idéalisé, un sujet désiré pour lui-même. Les troubadours ont chanté cet amour qui, pour ainsi dire, renverse les rôles, puisque l'homme devient aux pieds de sa Dame, un serviteur plein de respect et de vénération. Pour elle il fera tout, il fera l'impossible ; il ira au bout du monde, cueillir la fleur très rare qu'elle lui a demandé, cueillir le fruit dont elle a rêvé. L'amoureux transi lui est tout dévoué.

La courtoisie, inséparable de l'amour courtois, définit de nouveaux codes de relation dans lesquels tout est sous le signe de la distance et du respect. On vouvoie l'être aimé, on s'adresse à lui de façon fleurie, élégante, presque suppliante. Le langage, l'attitude, le regard, tout signifie à l'autre, et surtout à la Dame, sa dignité et sa beauté. L'honneur n'est plus, comme dans l'Antiquité, un titre viril, une prérogative masculine. Les hommages dont on entoure la femme la mettent comme au-dessus de l'homme, mais non sur le mode de la domination : plutôt sur le mode de ce qu'on pourrait appeler un jeu de rôles, cultivant l'élégance et la distinction.

Plus tard, et jusqu'aujourd'hui, le milieu aristocratique et ce qu'on appellera la bonne société conservera ces codes et les cultivera. On y a gardé des usages courtois : le baise-main, la priorité accordée aux dames dans toutes sortes de circonstances, le goût de l'élégance, voire d'un certain raffinement. Parfois ces attitudes frisent le ridicule, et curieusement, peuvent refaire de la femme une sorte d'objet pour le plaisir des yeux. Baudelaire disait, un peu cruellement : « Idole, elle a besoin d'être dorée pour être adorée ».

Mais si nous laissons de côté ces excès, on doit reconnaître que l'amour courtois nous a légué un bien précieux : le respect de la femme, le sens de son honneur, le devoir d'avoir pour elle certains égards. Il arrive encore, dans le métro, qu'un jeune homme se lève pour laisser sa place à une dame. Dernier vestige, peut-être, de ce que fut cette politesse pleine de civilité, de poésie aussi, que nous devons à l'amour courtois. Il ne s'agit pas d'en avoir la nostalgie : les modes passent, les mœurs changent, et chaque époque invente ses codes relationnels et son langage amoureux. Mais il m'arrive de rêver que demain, nous puissions renouer avec un peu de courtoisie, de poésie, de civilité. L'amour a tout à y gagner, et nos relations quotidiennes aussi. Nul besoin d'en rajouter : ce sont de petites attentions, presque imperceptibles, qui font la différence. C'est une certaine façon de regarder l'autre, tant il est vrai que les égards commencent par le regard. Mettons dans nos yeux, chers amis, un peu de courtoisie.

## 14. Like or love

**Il est tout de même étrange que le même mot « aimer »,** du moins en français, puisse s'appliquer à des réalités complètement différentes. J'aime le chocolat au lait (les enfants disent même : j'adore), j'aime tel film, j'aime mon conjoint et mes enfants, j'aime faire du ski, j'aime Dieu... Chez nos voisins anglais, il y a au moins deux verbes qui permettent de distinguer entre les choses et les personnes : *I like something, I love somebody* ; ce n'est pas la même chose, justement parce qu'une personne n'est pas une chose. Pour signifier l'amour d'une chose, les Italiens et les Espagnols ont une forme indirecte, *mi piace* ou *me gusta*, différents des verbes *amare* ou *querir*, qui concernent plutôt l'amour des personnes.

Notons l'intérêt de cette forme indirecte, qui ne dit pas « j'aime telle chose », mais « telle chose me plaît ». Comme si le langage évitait d'évoquer un engagement personnel du sujet dans sa relation à la chose : c'est la chose qui me fait de l'effet, plutôt que moi qui vais vers elle. Dans l'amour des personnes au contraire, il est évident qu'il y a de ma part un acte personnel, qui m'engage et qui me met en mouvement vers elle. Sinon, cet amour n'est qu'une variante de l'amour des choses : et dans ce cas, quand je dis « j'aime telle personne », je veux seulement dire : telle personne me plaît », comme beaucoup de choses me plaisent, c'est-à-dire me procurent du plaisir ou éveillent mon désir. Je ne peux pas dire, alors, que je les aime au sens où je leur voudrais du bien : j'aime seulement le fait qu'elles me font du bien. Saint Augustin, dans les Confessions, évoque les aventures sentimentales de sa jeunesse, et dit : « Je n'aimais pas, j'aimais aimer ». *Amabo amare*. Il veut dire : j'aimais les agréments de l'amour, les sentiments agréables qu'il procure, mais je n'aimais pas les personnes auprès desquelles je les éprouvais.

Mais la différence n'est pas toujours évidente, et faute d'y être attentifs, beaucoup de relations amoureuses rencontrent de graves difficultés. Car tant qu'on s'aime, si j'ose dire, comme on aime le chocolat au lait, et que ce sentiment est réciproque, tout va bien. Mais un jour vient où l'un des deux dit à l'autre : « Mais est-ce que tu m'aimes, moi, et pas seulement tel ou tel sentiment agréable que tu éprouves à mes côtés ? » Ici, on franchit (ou pas) la frontière entre *to like* et *to love*, entre la chose et la personne. Ici commence ce qu'on peut appeler une alliance, et non plus simplement une sorte de contrat. Quand j'aime quelqu'un sur le mode de l'alliance, je lui veux du bien, sans me demander ce que cela me rapportera. Je désire son bonheur, et je trouve mon bonheur à faire le sien. En italien, il y a une très belle façon de déclarer son amour à quelqu'un : *Ti voglio bene*, « je te veux du bien ». Si quelqu'un dit cela, et s'il vit ce qu'il a dit, les choses commencent sûrement mieux que sur le mode du : « Tu me plais, toi ! ». L'amour des choses – comme l'amour du chocolat – reste limité et réversible. L'amour des personnes et lui seul, s'offre à nous comme un chemin d'alliance, comme une aventure infinie.

## 15. Patience

**Un des plus beaux passages du Petit Prince de Saint Exupéry** est sa rencontre avec le renard. Souvenez-vous : l'enfant blond dialogue avec l'animal, qui lui dit : « Je ne peux pas jouer avec toi, je ne suis pas apprivoisé. – Mais que signifie apprivoiser ? demande le Petit Prince. Et le renard de répondre : – Ça signifie : créer des liens ». Et de lui expliquer que l'enfant devra s'asseoir près du terrier, à une certaine distance, chaque jour à la même heure, et que chaque jour, il pourra s'asseoir un peu plus près...

Ainsi créer des liens serait créer chez l'autre une sorte d'attente, de désir d'entrer en relation. Ce serait faire durer, non pas le plaisir, comme on dit parfois, mais le désir, l'approche, les préalables de l'amitié ou de l'amour. Quelle profonde leçon ! « L'amour prend patience », dit saint Paul, et c'est vrai. Aimer, ce n'est pas se précipiter sur l'être aimé, c'est se donner et lui donner du temps. On le vérifierait facilement dans le domaine amoureux. Les sentiments les plus durables sont rarement ceux qui se déclenchent d'un coup, à la première rencontre, mais ceux qui se nouent au fil du temps, qui se confirment et s'intensifient lentement.

Déjà dans l'approche de l'être aimé, il faut de la délicatesse et du respect, faute de quoi on va tout gâcher. Le Cantique des cantiques dit mystérieusement : « Ah ! je vous en conjure, filles de Jérusalem, n'éveillez pas, n'éveillez pas l'amour avant qu'il ne le veuille ». Que de relations amoureuses négligent ce conseil, et en font les frais par la suite. Car l'amour est comme une plante à qui il faut du soleil et de l'eau, mais pas trop : sinon, on la noie ou on la dessèche. Et de petits arrosages réguliers sont préférables à un seau d'eau toutes les semaines.

Oui, l'amour doit germer, doit pousser comme une graine, et la naissance d'un amour a quelque chose

d'alchimique ; seul un très fin dosage permet à l'expérience de réussir. Mais ce qui est vrai des commencements de l'amour est vrai aussi de son déploiement à long terme. Ce sont les petites attentions quotidiennes, les mots gentils, les gestes tendres, qui font durer un couple. « Il n'y a pas de secret », comme on dit, ou plutôt, justement, il y en a un, souvent perdu de vue. « Mais pourquoi veux-tu que je te dise que je t'aime ? ». dit le mari bourru. « Je te l'ai déjà dit vingt fois... » Oui, mais c'est vingt mille fois qu'il faut le dire pour être sûr d'être entendu.

Patience de l'amour ! C'est tous les jours, c'est au goutte à goutte qu'il se distille et qu'il grandit. Car il ne s'agit pas seulement de l'empêcher de se flétrir : il s'agit de le faire croître, de le voir s'épanouir comme un arbre. Je surprends quelquefois mes étudiants en leur disant : un couple peut s'aimer de plus en plus. Car leur conviction est qu'au contraire, on ne peut s'aimer que de moins en moins. Mais un amour vivant porte des fruits, se démultiplie, s'approfondit. Il faut le dire aux jeunes couples, et ne pas les laisser croire qu'ils vivent le plus beau moment de leur amour. Des beaux moments, il y en aura d'autres, et encore plus beaux !

Patience de l'amour. Patience, aussi de l'amitié. Comme le petit prince s'approche doucement du terrier du renard, il faut savoir ménager ses amis, soigner ce qui nous lie à eux et qui, vous l'avez remarqué, passe toujours par des canaux précis. Ne parlez pas de foot à celui qui n'aime que le rugby ! Et n'exigez pas de lui qu'il s'intéresse à vous tant que vous ne vous serez pas intéressé à lui. Patience, patience... De même qu'elle forge le grand amour, elle fait les grands amis.

## 16. Tout ?

« **Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même** ». Cette phrase si forte de sainte Thérèse de Lisieux, nous l'avons tous retenue comme une définition inoubliable. Mais il faut avouer que sa force même peut avoir quelque chose d'inquiétant et de décourageant. En effet, quand je me lève chaque matin, il se trouve que je suis entouré d'objets qui m'appartiennent, donc que je n'ai pas donnés. Au long de la journée, je vais utiliser ces objets qui sont miens, et peut-être en acquérir d'autres, en sorte qu'il est possible qu'en fin de journée, je possède plus d'argent ou de biens matériels que lorsque je me suis levé (c'est non seulement possible, mais souhaitable, osons le dire, pour ceux d'entre nous qui font du commerce, ou tout simplement qui gagnent leur vie). Et le soir venu, je retrouverai ce « chez moi » que j'aime, ces objets que je possède, et moi-même, que je n'aurai pas donné non plus, du moins entièrement, puisque je continue à disposer de moi-même, donc à m'appartenir. Et même si j'ai donné, peut-être, telle pièce à ce mendiant, ou telle partie de mes biens à quelqu'un qui en avait besoin, il est probable que je continue à posséder plus d'argent que je n'en en ai donné. Est-ce honteux ? Est-ce médiocre ? Et si aimer, c'est tout donner, est-ce à dire que je n'ai pas aimé ? Faudrait-il que ce soir, j'aie tout donné de ce qui m'appartient pour enfin pouvoir dire : « j'ai aimé » ?

Décidément, cette formule, « aimer, c'est tout donner » nous laisse bien pauvres en amour, si elle implique que le fait de posséder quelque chose est contraire à l'amour. Mais heureusement, la dernière partie de la phrase éclaire la première. « Et se donner soi-même ». Qu'est-ce à dire ? Qu'après avoir vidé notre compte en banque, il faudrait mourir sur place ? Peut-être, pour ceux d'entre nous à qui sera faite la grâce du martyr, du don total de sa vie par amour.

Mais cette grâce est rare : et pour tous les autres, pour moi, pour nous ?

Eh bien, il y a sans doute un secret à percer, un trésor à découvrir dans ce que nous dit la petite Thérèse, et qui n'implique pas que nous devions tous mourir missionnaires ou entrer au Carmel. Et si ce secret était justement du côté de la petitesse, de la « petite voie » sur laquelle Thérèse elle-même voulait avancer ? Et si le « tout » du « tout donner » ne concernait pas la *quantité* de nos aumônes, l'étendue de notre générosité, mais signifiait plutôt une façon de donner, et une façon d'être, une certaine *qualité* d'être et de don ?

Alors dans le plus petit geste, s'il est posé avec amour, dans le travail le plus banal et le plus quotidien, s'il est fait avec amour, même dans le fait de gagner de l'argent, s'il est comme orienté par l'amour, le mystère de cet amour total peut me traverser. La pièce que je donne à qui me la demande (et à qui, d'ailleurs, personne ne me demande de laisser tout mon portefeuille), comment vais-je la lui donner ? Et si la *quantité* même de mon aumône est forcément limitée, qu'est-ce qui empêche que sa *qualité* soit grande, voire infinie ? L'amour, c'est ce qui met le tout dans la partie. L'amour rend grand ce qui est petit. Aimer, c'est tout donner : oui, mais... petit à petit !

---

## 17. Catégories

**Vous êtes sans doute comme moi : il y a, dans la vie, des gens** que j'aime bien, des gens que j'aime moins, et des gens que, spontanément du moins, je n'aime pas. Avec les premiers, le contact passe, d'emblée. L'amitié fleurit comme le sourire sur un visage, comme une prairie au printemps. En leur présence j'éprouve un sentiment de liberté, un parfum de bien-être. Avec ceux-là, on se comprend, on s'entend. Quelle chance d'avoir (heureusement, ce n'est pas si rare) des amis, des proches avec qui nous avons ce lien puissant.

Avec les seconds, c'est plus aride ; mais en y mettant du sien, les choses peuvent s'arranger. Si on se respecte, on se découvre peu à peu, on finit quelquefois par s'apprécier. Alors la gêne ou le malaise des débuts s'atténuent, une certaine confiance prend le relais. Cette personne, ce voisin, ce cousin avec qui je ne pensais pas avoir d'affinités, voilà que je découvre ses qualités. Nos relations restent assez distantes, mais le temps aidant, elles ne se détériorent pas. Comme le vin en cave, elles ont plutôt tendance à se bonifier.

Avec les troisièmes, ça se présente mal. L'antipathie est là, profonde, réciproque, et quoi qu'on fasse, il semble impossible d'inverser la tendance. C'est physique ou psychique, c'est explicable ou inexplicable, mais que voulez-vous, on ne se comprend pas. J'ai comparé l'amitié à un parfum : là, il faut reconnaître qu'on ne peut pas se sentir. Le vin ne s'améliore pas : il tourne au vinaigre. Et les efforts pour arranger la situation ne font parfois que la confirmer ou l'aggraver.

Car entre ces trois groupes, la distinction serait simple si elle était immuable. Mais il faut constater que leurs frontières sont mobiles. Comme je l'ai dit à propos des personnes que j'aime peu, il est possible que je les aime davantage ; mais il se peut aussi qu'on devienne ennemis. De l'indifférence à

l'hostilité, le passage existe : suite à telle remarque désagréable, à telle divergence politique, celui dont je ne me sentais pas très proche devient soudain quelqu'un que je ne supporte plus. Décidément, nous ne sommes pas du même bord. Et qui sait si, un jour, on ne se tirera pas dessus !

Il est même possible que des êtres très proches et très chers basculent directement de la première à la troisième catégorie. Les questions d'héritage, par exemple, pourrissent la vie des familles et font naître des rancunes interminables. À cause de telle armoire, de tel bijou, on ne se parle plus pendant des années. Le grand ami de votre jeunesse, voilà qu'il vous trahit, qu'il vous vole votre poste, ou même votre conjoint, et l'amitié vire à l'inimitié. L'amour passionnel connaît, lui aussi, des renversements spectaculaires : deux êtres s'adoraient, voilà qu'ils ne peuvent plus se supporter !

Décidément, la grammaire de l'amour est assez compliquée. Elle se décline sur des plans très divers : du merveilleux au sordide, de la délectation à la détestation... Entre ces sommets et cet abîme, l'amour lui-même hésite, oscille et peut décliner. C'est une plante à la fois forte et fragile : comment la protéger ? Comment la faire grandir ? Comment faire pour que mes amis d'aujourd'hui le soient encore demain, que mes ennemis d'aujourd'hui le soient un peu moins demain, que mon conjoint soit toujours cet être chéri avec qui j'ai envie de vivre ? C'est la grande question, qu'il vaut mieux, n'est-ce pas, se poser le plus tôt possible. Dans les prochaines semaines, j'en chercherai quelques réponses.

---

## 18. Pardon

**Je voudrais aujourd'hui souligner le lien étroit, le lien intime,** le lien profond qu'il y a entre l'amour et le pardon. On pourrait l'exprimer en une formule simple, ou plutôt une formule double : pas de pardon sans amour, pas d'amour sans pardon.

Mais d'abord rappelons le problème dont cette formule est la solution. Le problème, c'est que l'amour est partout menacé. Dans toute relation où l'amour est présent, qu'elle soit conjugale, familiale, amicale, se profilent de multiples dangers. Danger de l'usure et du refroidissement, notamment dans les couples, où les sentiments amoureux des premiers temps s'estompent et où on se retrouve, après quelques années, devant une sorte de feu éteint. Danger de la querelle et de l'échauffement, au contraire, dans les familles, où les occasions de disputes, souvent pour des broutilles, ne manquent pas. Dangers de la jalousie et de la division, entre amis, entre collègues, sans parler du venin de la médisance, qui s'infiltrer partout et qui pourrait tout.

Chez certains l'amour est empoisonné par la tristesse, chez d'autres par la colère, chez d'autres encore par l'orgueil, ou la cupidité, ou la bêtise, ou même la méchanceté. Mais ce qu'il y a de constant, dans ces pathologies, c'est qu'elles prennent toujours appui sur l'accusation d'autrui, sur le reproche et la rancune. C'est toujours l'autre qui a commencé, qui nous a fait du tort. Dans un couple : « Tu es trop pris par ton travail, tu ne fais pas attention à moi. » Dans une famille : « J'en ai assez de ton attitude supérieure », ou au contraire : « J'en ai assez que tu passes ton temps à te plaindre. » Entre amis : « Tu n'es plus le même, tu m'as blessé, tu m'as fait de la peine... »

Ces reproches, d'ailleurs, la plupart du temps on les garde en soi : ils sont moins en « tu » qu'en « il » ou « elle » – il m'a

fait ceci, elle m'a fait cela. Et comme on ne les exprime à personne, ni aux personnes concernées, ni à d'autres, toutes ces doléances s'accumulent en nous et deviennent une espèce de magma impersonnel. On en veut à tout le monde, on se sent lésé, méprisé, incompris. Et l'amour, en nous, se tarit.

Combien d'entre nous ont cessé d'aimer parce qu'ils ont été, d'abord, trahis ! On leur a fait du tort, ils ont subi le désamour. Ils l'ont tellement subi qu'ils l'ont assimilé, ingéré. Ils en ont été avant tout victimes, et parfois, dans une sorte de contrecoup tragique, ils le font à leur tour subir aux autres. Ils sont contaminés par le désamour.

Mais c'est ici que se profile la solution. Face aux peines de cœur, ne pas laisser germer en soi la rancœur. Face aux mille et une occasions d'en vouloir à quelqu'un, chercher et trouver d'autres réponses que la rancune. Quand nos sentiments sont blessés, ne pas tomber, tête baissée, dans le ressentiment. Bref, trouver l'antidote au poison de l'amertume, et ce remède est évidemment le pardon. Lui seul protège, guérit, ranime l'amour, et quelquefois le ressuscite.

À ceux qui s'aiment, on devrait dire : ne partez pas sans la trousse de sécurité, sans les pansements de la miséricorde, sans les points de suture de l'indulgence, sans le mercurochrome du pardon. Vous vous aimez ? Sachez aussi vous pardonner. Alors vos petits bobos ne s'infecteront pas. Alors vos blessures, même graves, même définitives, se refermeront comme des plaies. Et vous vivrez en paix.

## 19. Noël

**Un ami poète, Claude-Henri Rocquet, vient de m'envoyer** un texte inédit que j'ai plaisir à vous lire. Claude-Henri Rocquet a beaucoup écrit – il a aujourd'hui 78 ans –, notamment sur la Bible et les artistes chrétiens. Son dernier livre s'intitule : *Vie de saint François d'Assise selon Giotto*.

Il est l'auteur d'une œuvre théâtrale riche et variée, qu'on a plaisir à voir jouer. Il a aussi publié des entretiens profonds avec Mircea Eliade, André Leroi-Gourhan, et avec Lanza del Vasto, à qui nous vouons un sentiment commun d'admiration et de gratitude. Mais je lui laisse la parole, à travers ce poème qui n'est pas hors sujet, dans une émission sur l'amour (le mot y revient trois fois). Son titre : *Noël et prière d'un vieux berger*.

Madame, permettez que je vous confie  
Ce brin de laine et que je vous prie  
(Dit un vieux berger à Marie)  
De le garder comme entre les pages d'un livre  
Un bleuet que longtemps on oublie, une primevère,  
Une herbe à la fin de l'été cueillie,  
La feuille d'un arbre à l'automne tombée.  
Mais un jour, grâce à vous, j'espère que votre fils en Galilée  
Quand il annoncera la bonne nouvelle de la vie éternelle,  
J'espère qu'il portera ce brin de laine  
Dans la trame de son vêtement.  
Cet homme que j'aurai vu enfant  
Dormant dans une crèche et puis entre vos bras  
Et dont je vois dans l'air froid s'élever doucement l'haleine.  
Cet homme, cet enfant, ce Dieu dont vous êtes la mère.  
Je ne serai plus sur la terre.  
J'aurai depuis longtemps quitté ce monde, alors,  
Et là-bas, tout en bas, j'attendrai qu'il me délivre  
Avec tous ceux qui gisent dans la mort  
Depuis le premier jour du temps.  
Mais sur la route où Jésus sème l'évangile,

Ce brin sauvage de laine m'aura donné de le suivre  
 Et de bénir son avènement.  
 Madame, entre vos mains je dépose et je vous confie,  
 Comme on offrirait une rose, une rose de prière,  
 Précieusement, pour votre fils ce flocon de laine,  
 Lui, le berger du troupeau que nous sommes,  
 La pauvre foule de tous les hommes,  
 Pour qu'il le porte quand il sera grand,  
 Et peut-être sur son épaule ou près de son cœur.  
 Qu'il le porte jusqu'à cette heure où je vois des soldats,  
 À Jérusalem, tandis qu'on dresse une croix au son du tambour,  
 Et que l'orage déjà gronde sur la ville,  
 (où je vois ces soldats) Jouer aux dés, tirer au sort,  
 Dans la cour d'une caserne romaine,  
 Sa tunique, sa pauvre tunique de laine  
 Que vous avez tissée avec tant d'amour  
 Que le plus rude légionnaire  
 N'ose y porter la main pour la défaire  
 Et la rompre en quatre lambeaux comme un butin  
 Qu'on se partage, un héritage qu'on dilacère  
 Et qu'on réduit à rien.  
 Sa robe tissée avec tant d'amour et de tendresse par sa mère  
 Quand il partit sur les chemins  
 Nous enseigner l'amour de Dieu et du prochain.  
 Et voici que je pose au creux de votre main,  
 Léger comme un souffle d'enfant, ce brin de laine  
 Qu'une brebis offrit au vent et au buisson d'épines.  
 Votre main qui a pris la mienne.  
 Ô Madame sa mère, Étoile, notre Reine !  
 Priez pour moi, priez pour nous, à cette heure même  
 Et plus encore à la dernière, quand l'ombre vient.  
 Priez pour moi qui ne vois plus qu'à peine, n'y vois plus,  
 Et qui pose en tremblant la main dans votre main  
 Vous confiant avec mon cœur ce brin de laine  
 Afin que d'un pauvre homme se souvienne  
 Votre Fils, votre enfant, Jésus.  
 Ainsi soit-il. Amen ! Amen.

## 20. Poutre

**Formidable, cette histoire bien connue de la paille et de la poutre.** De celui qui dit à un autre : « Attends, laisse-moi enlever la paille qui est dans ton œil », et qui ne voit pas la poutre qui est dans le sien. Formidable, cette parabole, parce que pleine de finesse et de perspicacité. On se croirait dans une pièce de Molière. Quelle ironie, de fait, que celui qui a une poutre dans l'œil prétende y voir assez bien pour retirer une poussière de l'œil de son prochain ! Il n'y voit rien, le pauvre, et il fait comme s'il y voyait mieux que tout le monde. On dirait aujourd'hui qu'il « se la joue grave ».

Mais il n'est peut-être pas le seul. Et si nous étions quelquefois dans ce rôle ridicule : celui de donner des conseils aux autres, alors que nous-mêmes ne les appliquons pas ? Celui de jouer les redresseurs de torts, alors que c'est nous qui sommes dans notre tort ? Du reste, il faut avouer que si quelqu'un a une poutre dans l'œil, il lui est difficile de la voir, donc de se rendre compte de l'importance de son problème. Tel est justement le fond du problème : c'est que le mal qui nous affecte nous cache notre maladie. Quand on a cette pathologie, on est justement convaincu de ne pas l'avoir. C'est une histoire de fous, n'est-ce pas, de celles dans lesquelles le fou est convaincu que tous les autres sont fous, sauf lui !

Et si elles nous font rire, ses histoires, c'est parce qu'elles disent quelque chose de notre propre état. Oui, que d'illusions nous nous faisons sur nous-mêmes, alors que nous pensons y voir très clair sur les erreurs des autres ! « Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous, / Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes. / On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain », dit merveilleusement La Fontaine dans sa fable *La Besace*, dont on connaît la fin : Dieu « fit pour nos défauts la poche de derrière, / et celle de devant pour les défauts d'autrui. »

Mais ce constat serait décourageant, ou même cynique, s'il nous mettait seulement devant les yeux les contradictions et les misères de notre pauvre humanité. La vraie question est : comment en sortir ? Et heureusement, je trouve dans le texte de la parabole un petit mot qui nous indique l'issue, qui nous donne la solution. Le pseudo médecin dit à l'autre : « *Attends*, que j'enlève la paille de ton œil », ou dans d'autres traductions : « *Laisse-moi enlever la paille...* ». Ce mot *aphes*, en grec, vient du verbe *aphièmi* qui signifie laisser, lâcher, laisser aller. D'où la traduction : « *Laisse-moi enlever...* » Or en un sens plus profond, *aphièmi* veut dire aussi : remettre, pardonner. « *Remets-nous nos dettes* », dit le texte grec du Notre Père, ce qu'on a traduit : « *Pardonne-nous nos offenses* » : c'est le même mot *aphes*.

Ainsi notre pauvre médecin, qui ne se rend pas compte qu'il est malade, ne se rend pas compte qu'il a aussi le remède, qu'il a prononcé le mot magique : il a demandé à l'autre de lui pardonner. Il s'est comme excusé de sa propre arrogance, de sa prétention à se croire meilleur. Par là, et malgré lui, il nous montre la voie : tout placer sous le signe du pardon. Au lieu de juger avec complaisance, savoir fermer les yeux. Au lieu de pointer les torts des autres, voir ce que nous avons à nous faire pardonner. Et avant même de donner le pardon, le demander. Alors si votre chroniqueur, chers amis, a l'air parfois, peut-être, de jouer les donneurs de leçons, accordez-lui votre indulgence.

## 21. Coupables

**Envers les gens que j'aime, je suis, comme vous, d'une grande bienveillance** et même indulgence. Si par malheur ils agissent mal, je garde pour eux un a priori favorable. Et heureusement que les plus grands coupables ont encore, souvent, quelques personnes qui leur sont attachées et continuent de les aimer. Les femmes de prisonniers en sont un bon exemple. Elles continuent à visiter, à soutenir ces hommes que la société a justement condamnés. Elles ne nient pas qu'ils ont mal agi, mais elles mettent la personne du coupable au-dessus de ses actes. Elles nous rappellent que ce que quelqu'un fait sera toujours moins important que ce qu'il est, ou plutôt, que *celui* qu'il est.

Redisons-le, il ne s'agit pas de minimiser les actes mauvais d'une personne, mais de toujours se souvenir qu'elle ne se confond pas avec ses erreurs et ses fautes. Dans notre société, cette grande vérité est parfois oubliée. On parle du « criminel » comme si le crime était son identité même, comme si tout ce qu'il faisait était contaminé, souillé, maudit. C'est une attitude confortable, car elle nous met du bon côté de la barrière. Mais c'est une erreur grave et une façon commode de se dispenser d'aimer.

Redisons-le, il ne s'agit pas d'avoir envers le criminel, le violeur, le pédophile, une quelconque complaisance, ni d'ignorer le mal qu'il a commis. On a le droit et le devoir de détester profondément, radicalement, les agissements d'une personne. De les considérer avec horreur, de vouloir faire sur eux la vérité la plus complète, de les dénoncer si cette personne les cache, et d'exiger qu'elle les répare. Mais on a aussi, et de façon encore plus profonde, le droit et le devoir de respecter cette personne, de lui vouloir du bien, en un mot de l'aimer.

C'est une distinction essentielle, quoique difficile à manier : il nous faut à la fois haïr le péché et aimer le pécheur – non dans son péché, bien sûr, non en tant qu'auteur du mal commis, mais en tant que pouvant être racheté. C'est d'ailleurs le sens, quand on y réfléchit, de la sanction que la société va lui infliger, et qui n'a rien à voir avec une quelconque vengeance. Car si la prison était simplement une façon de faire du mal à celui qui a fait le mal, on aurait redoublé le mal, et on se rendrait coupable de ce qu'on reproche au coupable. De même, l'idée que faire souffrir un criminel apporterait une quelconque consolation à ces victimes est une idée malsaine. Non, c'est autrement qu'il faut comprendre le châtement, la privation de liberté par exemple. Le but de la société n'est pas de faire subir un mal au criminel, mais de lui permettre de réaliser qu'il a mal agi, et d'en avoir, au bout du compte, la nausée.

Pour cela, peut-être que des mesures sévères, que des sanctions musclées seront nécessaires. Mais le but, disons-le, est de le ramener vers le bien. Oui, la société veut du bien à ceux qu'elle condamne, et elle les honore en les punissant, comme le dit Hegel dans les *Principes de la philosophie du droit*, car elle les traite par là comme des êtres capables de raison, et non comme des bêtes. On abat une bête malfaisante, mais on punit un homme, un malfaiteur, et on le fait selon des formes qui le respectent. Il doit être châtié, incarcéré ? Qu'il le soit. Mais nous n'avons pas le droit de l'enfermer pour toujours dans sa faute. Il s'est déshonoré ? Qu'il soit déconsidéré, écarté pour un temps. Mais qu'il puisse un jour être des nôtres. S'il mérite notre sévérité, ce n'est pas pour autant qu'il est indigne de notre amour.

## 22. Pardonner

**Le pardon est un grand mystère ; un acte qu'on pose**, ou plutôt un fardeau qu'on dépose, sans savoir comment il se fait qu'à un certain moment, le mal qu'on vous a fait ne vous reste plus en travers de la gorge. « C'est fini, balayé, oublié », comme chantait Édith Piaf...

Pourtant, une semaine avant, ou même une heure avant, vous l'aviez encore là, sur l'estomac. Il ne fallait pas vous parler de ce type, de cette garce, de ce sagouin, de cette peau de vache qui vous avait fait ceci ou cela. C'était épidermique, allergique, sismique, vulcanologie : si on pressait sur ce bouton, si on sollicitait ce souvenir, c'était l'explosion, l'éruption, la colère, ou bien les larmes, l'amertume, l'abattement. La simple vue de son visage, ou même le souvenir de son nom, pouvaient vous gâcher la journée.

Mais voilà, quelque chose s'est passé. Vous avez pardonné. Vous en êtes peut-être le premier étonné, comme ces malades guéris qui appuient sur l'endroit qui leur faisait si mal. Eh bien oui, la douleur est partie. Oh, je ne dis pas qu'il ne reste pas une cicatrice, une trace de la blessure. D'ailleurs si vous appuyez très fort sur cet ancien point douloureux, vous pouvez réveiller la douleur, la réactiver. Mais si vous ne le faites pas, non, décidément, ça ne vous fait plus mal. Le nom de cet ennemi ne vous écorche plus la bouche, et s'il s'agit de votre voisin, vous ne sortez plus de chez vous en ayant peur de le croiser.

Je ne dis pas que vous êtes dans un état euphorique, ni que vous avez envie de l'embrasser. Mais votre cœur est apaisé. Et de même qu'on a pu définir la santé comme le « silence des organes », c'est-à-dire comme l'absence de douleur, le simple fait de ne plus avoir cette épine, de ne plus ressentir au fond de vous-même cette rancœur, vous procure

un bien-être psychique tout à fait appréciable. La rancune, ça fait du bien quand ça s'arrête...

Tellement de bien qu'on se demande pourquoi les gens se rendent malades à se détester, à son vouloir à perpétuité. À croire qu'ils aiment ne pas d'aimer, ce qui serait un autre mystère, symétrique du premier : la haine, le ressentiment, le refus absolu de toute réconciliation. Mais ce mystère-là n'en est pas un, car si l'entêtement et la dureté de cœur sont inexplicables, ils le sont comme des attitudes stupides et suicidaires. Celui qui s'obstine à ne rien pardonner, celui-là est plus bête que les bêtes, et tout le mal qu'il souhaite à ses ennemis lui retombera sur la tête. Laissons-le donc à sa bêtise, et creusons plutôt du côté du pardon.

Je me demande donc : par où, comment favoriser cet allègement, cette libération ? Il y aurait bien des choses à dire, mais je n'en retiens qu'une, un peu paradoxale : c'est que le pardon est un élixir très puissant, qu'il ne faut pas surdoser, et auquel il vaut mieux s'habituer peu à peu pour qu'il ait de bons effets. Si vous en voulez très fort à quelqu'un, n'espérez pas être soulagé d'un coup : commencez par en prendre quelques gouttes. Pardonnez d'abord des choses moins graves à des gens qui vous ont fait moins de tort.

Le pardon n'est pas un médicament de choc, mais plutôt un remède homéopathique, qui agit dans la durée, et auquel il faut croire pour qu'il soit efficace. Faites-lui confiance, et soyez sûrs que vouloir du bien à ceux qui nous ont fait du mal, c'est finalement se faire du bien à soi-même. Alors, un matin, un beau matin, on se réveille guéri.

## 23. Toujours

**Que le mot amour rime avec toujours, on peut en sourire.** On peut se dire que les hommes (et aussi les femmes) sont décidément bien naïfs de l'avoir cru. Autour de nous, n'est-ce pas, peut-être en nous, que d'amours brisées, que d'idylles qui avaient commencés comme un rêve et qui s'achèvent comme un cauchemar ! « Amour toujours », c'est bon pour les poètes, pour les promesses d'adolescents, pour les romantiques, pour les exaltés, pas pour ceux qui connaissent la dure réalité telle qu'elle est. Voilà du moins ce qu'on peut entendre dans la bouche de gens qui disent connaître le fond des choses, le fond de la réalité.

Mais je m'interroge. À supposer que l'amour ne soit qu'une petite mousse à la surface du réel, un épiphénomène éphémère, quel est donc le fond ? Et sur quoi prendre appui, sur quoi fonder nos vies ? Si l'amour déçoit, qu'est-ce donc qui ne déçoit pas ? Si l'amour, pour le dire vulgairement, « c'est pas terrible », j'ose demander : qu'est-ce qu'on a d'autre, qu'est-ce qu'on a de mieux ? Je ne parle pas seulement ici, bien sûr, de l'amour comme sentiment amoureux, mais comme direction de vie. Pas seulement du fait de se regarder dans le blanc des yeux, mais de vouloir du bien à d'autres personnes et de transcrire cette volonté dans des actes. De chercher à se placer dans ce courant mystérieux qui passe entre les êtres quand ils convergent, quand ils sont en harmonie.

Et qu'y a-t-il, en vérité, de plus heureux, de plus agréable, de plus attractif, de plus désaltérant que cette source-là ? Vous me direz : mais regardez, tout autour et partout, c'est le désert ! Sans doute, mais raison de plus pour chercher la source ! On ne va pas se mettre à bouffer du sable, si vous me passez l'expression, sous prétexte que l'eau se fait rare ! Ce sur quoi je décide, en profondeur, de prendre appui, ce à quoi je

décide de fonder ma vie, bien sûr que ce n'est pas ce qu'il y a de plus courant, d'omniprésent, d'ordinaire et de banal ! Chercher à être riche, ou à être puissant, ou simplement à préserver son petit confort, rien de plus trivial : c'est comme le sable du désert, on en trouve à la tonne...

Mais chercher l'eau vive de l'amour, c'est à la fois plus rare et plus précieux. Peut-être faudra-t-il creuser un puits pour l'atteindre, cette eau fraîche. Peut-être faudra-t-il errer longtemps parmi les rochers avant de découvrir l'oasis, ou simplement l'entrefilet d'eau pure où nous allons boire, boire à longs traits. « Ce qu'il y a de beau dans le désert, dit le Petit Prince de Saint- Exupéry, c'est qu'il cache un puits. » Sous la caillasse de nos échecs, sous les éboulis de nos épreuves, elle est là, la source. Il est là, l'amour. Toujours.

Oui, le pétrole s'épuise, l'oxygène se raréfie, les forêts disparaissent, le temps s'enfuit, les emplois manquent, le respect se perd, et même le triple A nous a été retiré. Mais y a-t-il donc quelque chose d'intarissable, quelque chose dont nous n'avons pas à craindre la pénurie ? Je le crois, et je crois que cette chose est l'amour. Quand il n'y aura plus rien d'autre, il y aura toujours de l'amour, sinon visible, du moins possible, comme un filet d'eau qui se cache et qu'il s'agit de trouver comme au secret du cœur. Cette ressource-là est la seule qu'aucun désert, qu'aucun malheur ne peut totalement assécher. Entre les rochers les plus implacables, perleront toujours des gouttes de rosée.

---

## 24. Paix

**Comment aimer les autres, comment leur faire du bien**, si on a le cœur trouble et troublé ? Un grand starets russe du XIXe siècle, Saint Séraphin de Sarov, disait : « Acquiers la paix intérieure, et des multitudes seront sauvées à tes côtés ». On retrouve la spiritualité dite hésychaste, spiritualité des chrétiens d'Orient, bien connue de nos frères orthodoxes. Le mot hésychaste vient de *hésychia* qui est justement la paix du cœur, la sérénité intérieure. Or lorsqu'on parle de sérénité, on pense aussi à la spiritualité asiatique, car il est bien connu que le bouddhisme, par exemple, vise lui aussi à procurer une paix intérieure, à atteindre une parfaite sérénité. Et on trouve aussi dans cette tradition bouddhiste l'idée que le sage est celui qui permet aux autres êtres de s'élever, de se purifier, en quelque sorte d'être sauvés.

Il y a donc, semble-t-il, des rapprochements possibles entre bouddhisme et christianisme, entre le zen et l'*hésychia*. Je crois pourtant qu'on aurait tort de les identifier. La « zénitude », comme diraient certains, ce n'est pas l'*hésychia*, et ce que veut dire saint Séraphin de Sarov n'est pas exactement : « Recherche l'illumination, la vérité suprême, le *nirvana*, pour que d'autres puissent s'approcher de cette vérité. »

Car on sait bien que l'illumination ou l'éveil sont le vrai but de l'ascèse bouddhiste, en sorte que la compassion bouddhiste n'a pas d'autre but que d'entraîner l'univers dans cette direction. Le christianisme a une autre vision : à la fois de l'au-delà, qui est perçu de façon beaucoup moins fusionnelle, de ce monde, qui est beaucoup plus valorisé dans sa consistance et son existence concrète, et de l'amour qui a un sens différent et plus personnalisé.

La façon même dont les deux religions représentent leurs fondateurs est significative. Le Bouddha a les yeux baissés. Il

est absorbé par la connaissance de lui-même, il est immergé dans le Soi absolu. Le Christ, lui, prie son Père et regarde les hommes dans leur singularité. Il est moins dans le Soi que dans le Toi. Et lorsqu'il dit : « Je vous donne ma paix », c'est dans le sens d'une communication de lui à nous, de sa personne à notre personne. Si donc le bouddhisme valorise la compassion, je l'ai dit, c'est dans un sens plutôt universel qu'individuel. L'*agapè* chrétienne, quant à elle, est de l'ordre de la rencontre singulière, de l'amitié partagée. Ainsi bouddhisme et christianisme n'ont pas exactement la même conception de l'amour, et l'on pourrait encore souligner d'autres différences.

Mais cela n'empêche pas les ressemblances, les affinités, entre ces deux religions et, plus largement, entre toutes les formes de sagesse et de spiritualité. Et que nous disent-elles toutes, ces sagesse ? Que charité bien ordonnée commence par soi-même. Que je ne peux pas aimer mon prochain si je porte en moi des semences de haine, des graines de violence, des sentiments troubles, des idées malsaines. Que je dois faire le ménage dans mon âme et mon cœur, que je dois "purifier l'intérieur" pour avoir quelque chose à donner.

Sans cette profondeur, mon action est vaine ou superficielle. Mon amour même des autres, s'il ne leur donne pas ce que j'ai de meilleur, risque d'être une façon de les abîmer, de les encombrer. C'est le bon sens même : pour aimer, il faut avoir quelque chose de bon à donner. Et ce qu'on veut donner aux autres, encore faut-il que cela mérite d'être partagé. Tel est bien le sens de la parole de Séraphin de Sarov : « Acquiets la paix intérieure, et des multitudes seront sauvées à tes côtés. »

## 25. Pitié

**Et si on osait, chers amis, tout revoir, tout repenser**, tout ré-envisager sous l'angle de la *pitié* ? Et si on osait tout replacer dans cette lumière ?

La pitié : je n'entends pas par là quelque chose qui ressemblerait le moins du monde à du mépris, à une façon de regarder les êtres et les autres de haut, comme inférieurs à nous. Je ne parle pas non plus d'une sorte de sentiment mièvre, gentillet, doucereux. La pitié dont je parle est virile. Elle ne tire pas forcément des larmes, mais elle prend aux tripes, elle touche le cœur profond. Elle vous saisit comme quand vous apercevez un homme blessé, une femme humiliée, un enfant battu. Elle voit dans l'autre, et dans tout être, ce qu'il a de fragile, d'éphémère, de menacé.

La pitié, c'est ce qui me rappelle que l'autre est mortel, et que je le suis aussi. C'est ce qui fait fondre nos animosités comme neige au soleil de la vérité. Car la vérité, c'est que nous sommes tous des êtres blessés, des morts en sursis, des petites créatures que le fleuve de la vie emporte vers leur fin, ou du moins, vers l'aveu leurs limites et de leur pauvreté. Oui, la pitié, c'est la révélation de ce fait tout simple : que nous sommes tous, au fond, des pauvres et des petits.

On pourrait, on devrait toujours s'en souvenir. On pourrait, on devrait tout regarder avec une bienveillance protectrice, avec une bonté sans bornes. Dans chaque regard que nous croisons, il y a comme un éclair de fragilité, un frémissement de détresse. Dans chaque visage, même le plus dur, le plus buriné, se cache ce petit être inquiet dont Job disait : « Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu j'y retournerai. »

Vous allez me répondre : mais comment avoir de la pitié pour celui qui fanfaronne et qui nous domine, qui nous prend

de haut ? Celui qui justement n'est ni petit ni pauvre, ni blessé, mais arrogant, content de lui et en pleine santé ? Et si la pitié, c'est le désir du bien d'un autre être, comment vouloir du bien à celui qui nous fait du mal ? Je reconnais qu'il y a là une vraie difficulté, ou plutôt, un grand mystère. Celui d'une pitié au deuxième degré, pour ainsi dire. Une pitié renforcée par cela même qui serait censé l'empêcher.

Voici un être qui vous est désagréable, pas de façon accidentelle, mais profonde, essentielle. Voici quelqu'un qui vous a fait du tort, et qui persiste dans son tort. Voici même, peut-être, le pire des salauds, plein de suffisance, d'enflure, et d'autant plus détestable qu'il ne regrette rien du mal qu'il fait. Eh bien je crois qu'il n'est pas impossible d'avoir pour lui de la pitié.

Et je crois même qu'il est permis, finalement, d'y mêler une pointe de mépris et d'ironie. Non de mépris pour la personne, mais pour ce qu'elle croit être, du personnage pour lequel elle se prend. Plus précisément encore, pour ce qu'elle *fait*, et pour ce qu'elle fait paraître d'elle, qui n'est certainement pas ce qu'elle *est* vraiment. L'orgueil, la vanité, le mensonge, l'arrogance, sont des masques derrière lesquels se tiennent des êtres qui méritent mieux que d'être admirés.

Oui, notre pitié peut être universelle, s'ouvrir à toutes les misères humaines, celle des faibles comme celle des puissants. On peut avoir pitié des petits et des grands.

## 26. Squeeze

**Peut-être avez-vous vu comme moi le film « Temple Grandin ».** C'est le nom d'une femme américaine, atteinte depuis l'enfance d'un autisme très grave, et qui est aujourd'hui professeur d'Université dans le Colorado.

Elle est mondialement connue pour ses compétences en zootechnie, c'est-à-dire en techniques d'élevage et d'abattage des animaux, qu'elle a tenté d'adoucir et d'humaniser. Mais surtout, elle est connue pour avoir inventé un outil thérapeutique assez incroyable, une technique de soins qu'elle s'est appliquée à elle-même en tant qu'autiste. Elle s'est fabriqué, à l'adolescence, une sorte de caisson aux parois mobiles dans lequel se cale, matin et soir, et qui la comprime très fortement. C'est d'ailleurs quelque chose qu'on utilise pour calmer des vaches en furie, et c'est dans son travail auprès des animaux qu'elle en a eu l'idée.

Le film raconte cette invention, et le scandale que cela a déclenché à l'époque, c'est-à-dire dans les années 70. On a cru la jeune femme folle, ou masochiste. On a voulu empêcher d'avoir recours à ce procédé, apparemment invraisemblable. Mais les faits sont là : cette technique l'a sauvée. Non seulement elle vit désormais de façon presque normale, mais elle est devenue une sommité dans le domaine de la zootechnie, et une référence pour les études sur l'autisme.

Car la *squeeze machine* ou *hug machine* – littéralement, la machine à êtreindre – donne beaucoup à réfléchir. Non seulement c'est un système d'auto-soulagement efficace, qui peut atténuer chez certains patients des crises d'angoisse insupportables, mais c'est peut-être une clé de compréhension de certaines pathologies qui remontent à l'enfance, ou à la naissance, ou même avant la naissance.

Je n'ai évidemment aucune prétention d'en parler ici sur le plan médical, et on sait que sur la question de l'autisme notamment, bien des théories s'affrontent : génétiques, neurologiques, psychanalytiques et autres. Mais comment ne pas voir la ressemblance entre le caisson dont se sert Temple Grandin, et la vie intra-utérine, où le fœtus est sous pression, enserrée, enveloppé, comprimé de toutes parts ? Et comment ne pas penser que cette étreinte physique, cet enserrement biologique dans lequel notre vie a commencé, a aussi une portée psychique et une signification spirituelle ?

Une autre autiste américaine, Donna Williams, a écrit un livre au titre significatif : *Si tu me touches, je n'existe plus*. De fait, l'autisme se caractérise par ce refus, ou plutôt cette impossibilité, du contact avec l'autre. Coupure qui est en même temps source de grandes souffrances. Or que signifie cette *squeeze machine*, quel message imprime-t-elle dans le corps et dans l'âme, sinon celui d'une relation très étroite, d'une étreinte qui rassure et qui guérit ?

Puissance de l'amour, dont ce procédé technique, au fond, est une évocation. Nous sommes nés de l'étreinte amoureuse de nos parents, nous avons été portés, abrités, enveloppés dans l'utérus de notre mère, puis protégés et choyés par nos parents. Dans presque toutes les cultures, d'ailleurs, on emmaillote fortement les nouveau-nés, comme pour prolonger la vie utérine. De Jésus lui-même, l'Évangile de Luc dit qu'il fut « emmaillotté de langes », et on le représente ainsi sur les icônes de la Nativité. En Afrique, en Asie, les enfants sont massés, malaxés à la naissance. C'est bien plus qu'une coutume archaïque : cela dit quelque chose de notre essence, de notre vocation à aimer et être aimés. En vérité, chacun de nous pourrait dire : « Si personne ne me touche, je n'existe plus ».

## 27. D'accord ?

**J'ai eu il y a longtemps un ami égyptien – pour tout dire, un prêtre copte** – qui parlait le français avec un délicieux accent arabe, et qui terminait toujours ses phrases en disant : « d'acœur ? » Il voulait dire « d'accord ? », bien sûr, mais je n'ai jamais osé lui signaler cette petite faute de prononciation, que je trouvais délicieuse. Car en disant « d'acœur ? », il y mettait son cœur, et il touchait le mien. Il suscitait, dirais-je, l'accord des cœurs, et qu'est-ce qu'on cherche d'autre, dans l'amitié ?

Mais ce que j'aimais peut-être le plus, dans cette façon de parler, c'était le point d'interrogation qu'elle posait et supposait à tout instant. C'était la forme ouverte, non affirmative, de ce qu'il avait à dire, et qui était pourtant plein de sagesse, mais qu'il acceptait de mettre comme en suspens, en attente d'approbation. Comme s'il tenait à me demander tout le temps : « Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? »

Il faut beaucoup de confiance en l'autre, et d'humilité en soi-même, pour parler de cette manière. On le voit très clairement dans la situation contraire : plus on se méfie de quelqu'un, plus on lui parle de façon verrouillée, affirmée, assurée. Plus on veut s'imposer à lui, moins on lui demande son avis. Nos politiciens, tout en prétendant parler en notre nom, sont les spécialistes du discours catégorique, de la phrase choc, qu'ils assèment avec une sorte de certitude indiscutable. « Je suis celui qui sais », telle est la posture qu'il faut adopter si l'on brigue le pouvoir, et en période électorale, chacun rivalise d'assurance et de compétences pour nous dire ce qu'il faut penser.

Mais le pouvoir a peu de choses en commun avec l'amitié, comme l'histoire des alliances politiques le montre à l'évidence, et il a aussi peu de choses en commun avec la vérité. Que de promesses politiques non-tenues, de slogans

qu'on oublie, de certitudes qui s'évanouissent, de discours solennels sans lendemain ! Alors que mon ami copte, voyez-vous, m'a laissé le goût d'une parole modeste, mais qu'on n'oublie pas.

J'aimais l'entendre me dire : « d'acœur ? », et me parler une langue qu'il ne maîtrisait pas parfaitement. D'autres se seraient moqués de lui, peut-être – c'est tellement facile, de rire de celui qui ne parle pas comme nous. Mais dans l'imperfection de la forme, je sentais la force du contenu. Et je n'oubliais pas que si lui parlait mal ma langue, moi je ne parlais pas un mot de la sienne, et que si j'avais essayé, c'est moi j'aurais été ridicule.

En sorte que cet étranger qui prenait le soin de m'interroger, de me demander mon accord, mon « acœur », m'était en réalité bien supérieur. À sa manière, il était un Socrate, dont on sait qu'il pratiquait l'ironie – du verbe grec *eironeô* qui signifie demander. Socrate, le père de la philosophie, interrogeait, questionnait, suggérait, pendant que ses ennemis, les Sophistes, passaient leur temps à faire comme s'ils n'avaient rien à apprendre.

Certes, Socrate n'a pas brigué le pouvoir, et il a payé cher cette liberté de parole qui lui a valu bien des jalousies. Mais le trésor qu'il nous laisse, cet art d'interroger et de s'interroger, vaut mieux que tous les discours de ceux qui font semblant de savoir, et qui veulent à tout prix qu'on les écoute. Amis, sachons plutôt être de ceux qui écoutent, et surtout, qui écoutent leurs amis et qui leur disent : d'accord ?

## 28. Cécité ?

**L'amour est aveugle, paraît-il. On comprend bien le sens** de ce proverbe : deux êtres qui s'aiment, qui s'aiment passionnément, sont tellement obnubilés par leur amour qu'ils ne voient pas les défauts de l'être aimé. Dans son livre *De l'amour*, paru en 1822, Stendhal décrit ce phénomène sous le nom de « cristallisation ». De quoi s'agit-il ? D'un processus chimique dont on lui avait parlé à propos des mines de sel de Salzbourg, qu'il aurait visitées en 1818. On lui avait alors expliqué que si on plaçait au fond de la mine des branches d'arbres effeuillées, ces branches se chargeaient toutes seules de sel, comme de diamants. Ainsi le bois mort, par la magie de la cristallisation, devenait blanc et étincelant.

Pour Stendhal, c'est une image de la façon dont les amoureux se parent l'un l'autre de toutes les qualités, de toutes les vertus. « Il suffit de penser à une perfection pour la retrouver dans celui qu'on aime », dit-il. L'amour serait une sorte de prisme qui enjolive tout ce qu'on regarde à travers lui. Les amoureux voient tout à travers des lunettes roses, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'elles leur tombent du nez et qu'ils découvrent enfin l'autre tel qu'il est.

Stendhal distingue sept étapes de cette sorte de maladie du regard : d'abord l'admiration, ou fascination, puis le plaisir qu'on en tire, puis l'invention de qualités imaginaires, puis la naissance des sentiments, puis une première cristallisation, puis une période de doute et d'hésitations, puis ce qu'il appelle la seconde cristallisation, laquelle prépare, bien entendu, l'effritement et la dissipation finale. Entre chacune de ces étapes, il précise la durée qui peut s'écouler : un an entre le stade 1 et le stade 2, un mois entre le stade 2 et le stade 3, etc.

C'est bien vu, bien décrit, mais je me demande si cette description va au fond des choses. Car dans la cristallisation telle que la décrit Stendhal, il manque, me semble-t-il, un

aspect essentiel de l'amour, à savoir sa dimension positive et créatrice.

Stendhal ne l'envisage que comme une affection, au sens pathologique du terme, un trouble du cœur et du jugement. Mais le regard de celui qui aime n'est pas forcément faussé et malade. L'amour n'est pas nécessairement synonyme de myopie, de presbytie, d'astigmatisme, de glaucome, de cataracte, que sais-je encore ? Il peut être, au contraire, un collyre qui guérit et illumine notre regard. Voir autrui tel qu'il est, et ses défauts dans une lumière crue, est-ce nécessairement le signe d'une bonne vue ? Je ne le crois pas. Pour ma part, en tout cas, je préfère voir les choses et les êtres sous leur meilleur angle. « Si mon ami est borgne, dit un autre proverbe, je le regarde de profil... »

Mais il y a mieux encore. C'est que le regard aimant peut aussi transformer, améliorer l'être aimé. Il peut lui communiquer les qualités qu'il lui trouve, c'est-à-dire les faire grandir en lui, comme la lumière fait germer et pousser une semence. Cet amour-là n'est pas une illusion de surface, il transforme en profondeur. Il agit moins par cristallisation que par transfiguration. Il est, pour ainsi dire extralucide. Il voit dans l'autre ce qui est en attente d'exister. « Mes yeux voyaient plus loin que le monde réel », disait Victor Hugo. C'est vrai des poètes, mais aussi de celui qui aime. Daniel Pennac, de même, écrit : « L'amour rend aveugle. L'amour doit rendre aveugle ! Car il a sa propre lumière. Éblouissante ». Essayez, vous verrez !

## 29. Attrait

**Qu'est-ce qui fait qu'on s'aime ? Qu'est-ce qui fait que deux êtres** sont attirés, et, comme le mot le dit, « aimantés » l'un par l'autre ? Je ne parle pas de cette *attraction* subite, brutale et totale qu'on appelle le coup de foudre, ni de ces *attirances* légères et passagères qu'on peut éprouver à la vue d'un joli minois. Je ne parle pas non plus de l'*attachement* amoureux, même dans ce qu'il a de durable et de profond comme dans la vie conjugale. Je parle ici d'un *attrait* mutuel qui n'est pas de nature sexuelle, et qu'on peut appeler de l'affinité, ou de la sympathie, ou de l'empathie.

Les Grecs l'appelaient la *philia*, qu'on traduit souvent par amitié. Mais il ne faut pas entendre ce mot au sens faible. La *philia* n'est pas de l'*éros*, qui est l'amour de type sexuel, mais elle est plus qu'une simple camaraderie. Elle suppose et implique que deux êtres s'entendent, se comprennent, se plaisent à être ensemble. Nous avons tous (ou nous avons tous eu) de ces amis avec qui nous avons un lien fort et paisible, un lien de confiance et de fidélité réciproques. Or qu'est-ce qui explique qu'avec celui-là plutôt qu'avec un autre, se noue une amitié qui résiste au temps, parfois pendant des dizaines d'années ? Des réponses différentes sont possibles toutes sortes de schémas, de clichés, qu'il vaut la peine d'examiner.

On parlait autrefois d'atomes crochus, par exemple, ce qui suggère que les êtres auraient comme des prédispositions physiques à s'entendre. Comme si c'était inscrit, dirait-on aujourd'hui, dans leurs gènes ou dans leur ADN. Les physiologistes nous parlent de « phéromones » qui seraient émis par notre corps comme une sorte de parfum, et que les autres percevraient dès qu'on est en leur présence. Leur corps à eux analyserait spontanément ces données et serait conditionné par elles, positivement ou négativement. L'amitié

serait-elle un phénomène chimique, un frémissement de molécules et de particules ?

Je ne le crois pas, car il existe des amitiés très fortes qui se vivent à distance, à travers des centres d'intérêts communs, des échanges de courrier, des valeurs partagées, entre des êtres qui ne se côtoient pas physiquement, ou même qui ne se sont jamais rencontrés. Les amoureux, c'est vrai, parfumaient leurs lettres, comme pour donner corps à leur relation quand ils étaient éloignés. Mais nous avons justement dit que l'amitié était d'un autre ordre. La proximité physique ne lui est pas nécessaire. Quelqu'un a dit : « L'amitié, c'est l'amour des intelligences. » Réponse très différente de la précédente : si les physiologistes ont tendance à tout ramener à des processus matériels, les intellectuels situent plutôt les choses au niveau des idées. Concernant l'amitié, quelle approche est la bonne ?

Difficile de répondre, car nous sentons bien que notre attrait pour nos amis dépasse autant le plan des corps que le plan des pensées. Ni la beauté physique, ni le fait d'avoir les mêmes opinions ne sont la condition d'une vraie amitié. On peut parfaitement avoir pour ami quelqu'un que la nature n'a pas gâté, comme on dit, ou qui est d'une autre parti politique, d'une autre tendance philosophique ou d'une autre religion que la nôtre. Un croyant peut s'entendre avec tel incroyant mieux qu'avec tel de ses coreligionnaires ! Décidément, il n'est pas simple d'expliquer pourquoi on s'aime. Montaigne, après la mort de son ami La Boétie, écrit : « Si on me presse de pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en répondant : "Parce que c'était lui, parce que c'était moi..." » Une belle réponse, n'est-ce pas ?

### 30. Lysis

**Sur le thème de l'amour, et plus précisément de l'amitié**, il existe un dialogue peu connu de Platon, intitulé le *Lysis*. C'est le nom d'un jeune aristocrate avec qui Socrate discute, de la façon que l'on connaît : un peu ironique, parfois déstabilisante, toujours pertinente. De ce texte assez court, qui est un bijou de perspicacité, je voudrais vous donner un aperçu.

Socrate commence par demander à Lysis si ses parents ont de l'affection pour lui, à quoi l'autre acquiesce, bien sûr. Mais Socrate poursuit : s'ils t'aiment vraiment, dis-moi, pourquoi est-ce qu'ils interdisent tant de choses ? Euh, répond l'autre. Et si tu étais un sale garnement, es-tu sûr qu'ils aimeraient autant ? Euh... Pas simple, pas évident !

Donc, au fond, qu'est-ce que c'est qu'aimer et être aimé ? Qu'est-ce que c'est qu'être ami ? Penses-tu qu'on peut être l'ami de quelqu'un qui ne vous aime pas ? Est-ce que l'amitié est nécessairement réciproque, ou bien est-ce qu'elle peut exister à sens unique ? Lysis ne sait que répondre, mais la suite va encore aggraver sa perplexité.

Car Socrate se lance dans une grande méditation sur l'essence de l'amitié, ou de l'amour, en commençant par se demander : est-ce que c'est la relation entre des semblables ? On dit, n'est-ce pas, « qui se ressemble s'assemble ». Est-ce que ce ne serait pas une bonne définition de l'amour ?

Mais à cette idée, on peut objecter que ceux qui se ressemblent ne sont pas toujours des amis : par exemple les méchants ne s'accordent pas entre eux, ils se disputent et se déchirent, tout en se ressemblant. Plus largement, les êtres semblables ne s'entendent pas toujours parce qu'ils se jalourent : les qualités, les richesses de l'un, l'autre les veut pour lui. Ce que René Girard appelle la rivalité mimétique

divise précisément les êtres qui ne supportent pas d'être identiques. Enfin, si aimé s'était attaché à celui qui nous ressemble, dit Socrate, quel intérêt, puisque ce que l'autre a, nous l'avons déjà ?

Et si l'amour était plutôt le contraire, c'est-à-dire la recherche du différent et non pas du semblable ? Le pauvre Lysis écoute tout cela un peu stupéfait. Mais oui, lui dit Socrate, aimer, c'est désirer, et si on a déjà ce qu'on désire, on ne le désire pas ! L'amour, c'est la tension vers ce qu'on n'a pas, et pour éprouver l'amour, il faut éprouver ce manque. Par exemple, les malades aiment plus la santé que ceux qui sont en bonne santé, et qui n'y pensent pas. Par exemple encore, entre deux amis ou entre deux conjoints, il faut de la différence, de la complémentarité, pour que chacun admire les qualités de l'autre, les qualités que lui-même n'a pas.

Bref, l'expérience de l'amour, c'est l'expérience du manque, et si quelqu'un n'éprouve pas le manque, s'il est repu et rassasié, il ne peut pas éprouver l'amour. Il a tout, et pourtant il lui manque quelque chose, tu comprends, Lysis ? Il lui manque le manque. Le pauvre, il est trop riche ! Et peut-être toi aussi, ô fils de bonne famille : tu te crois comblé, mais peut-être ne sais-tu rien de l'amour...

Et le dialogue s'achève ainsi, de la façon qu'on appelle aporétique, c'est-à-dire sans solution. Mais Socrate a fait mieux qu'apporter des réponses : il a mis l'amour en questions. Il a fait découvrir à Lysis que philosopher, c'était une question d'amour.

### 31. Prison

**Je parlais récemment avec un ami dont j'espère ne pas être indiscret** en disant qu'il a une maladie grave, de celles qui vous accompagnent pendant toute une vie. Et de fait, depuis plus de quarante ans, cet ami se sent, me disait-il, prisonnier de son corps. Il est obligé de se protéger à tout moment d'une fragilité qui le mine – et pour tout dire, cinq fois par jour, il doit recourir à la médecine pour survivre. Il sait que s'il oublie ou s'il néglige de se soigner, il est immédiatement et gravement en danger.

Mais il me disait aussi que cette situation n'était pas, pour lui, totalement négative. Qu'il y trouvait une occasion de grandir intérieurement. Savoir que sa vie ne tient qu'à un fil, n'est-ce pas découvrir la valeur immense, la valeur infinie de cette existence fragile ? N'est-ce pas être amené à préférer l'essentiel à l'accessoire ?

Oui, quand on est privé de ce que les autres ont en abondance, la force, l'énergie, la santé, on en mesure mieux la valeur. On se concentre sur ce que certains dilapident. On apprend à se connaître, à mesurer ses actes, à les proportionner à ce que l'on est, à agir de façon plus calibrée, mieux ajustée, et, peut-être, avec plus d'humilité. On est en tout cas conscient de ses propres limites, ce qui un trésor de sagesse.

Mais plus encore que ses effets positifs sur nous-mêmes, la maladie peut avoir un effet sur notre relation aux autres. Car la blessure qu'elle nous inflige peut être comme une brèche par laquelle d'autres reçoivent de nous ce que, sans elle, nous ne saurions pas leur donner. Il n'est pas question ici de rhétorique facile, de discours préfabriqué, car il est vrai que la maladie n'a pas toujours cette fécondité. Quelquefois, au contraire, elle nous referme sur nous-mêmes et nous rend

difficile à supporter. Mais lorsqu'elle est vécue d'une certaine manière, elle peut vraiment être un chemin d'amour.

À ce sujet, j'espère encore ne pas être indiscret en disant que mon ami, depuis bien des années, est visiteur de prisons. Et comme nous en parlions, il me disait qu'il avait l'impression de partager avec ces hommes qu'il visite quelque chose de profond, quelque chose qui permettait, avec eux, la relation – à savoir, justement, le sentiment de l'incarcération. Eux entre des murs, et lui dans son corps. Eux à partir d'une faute commise, et lui à partir d'une défaillance de la nature. Eux comme un châtiment pour ce qu'ils ont fait dans leur vie, et lui comme un impératif constant, celui de faire ce qu'il faut pour continuer à vivre.

Il me disait : « Ils me sentent comme eux, et c'est pour ça que "ça passe". Ils me reçoivent, non pas à cause de mes qualités, mais parce que je suis un peu des leurs. Je ne pourrais rien faire si je n'étais pas, un tant soit peu, dans la même situation qu'eux. Un jour, dans la prison, j'ai eu un malaise, et ce sont eux qui ont pris soin de moi... »

Il me disait encore : « C'est vrai que ces hommes ne sont pas des anges. Mais avec les gros durs, ce n'est pas la peine de jouer au plus fort, ni avec les malheureux, de faire le généreux. Il suffit d'être là. Et moi-même, je les aime peut-être parce que je me reconnais en eux. Celui qui est sur la croix peut parler à celui qui est sur la croix, comme le Christ et le bon larron. Et on peut dire que chacun des deux a eu pitié de l'autre... » Mais à ce moment-là de notre conversation, j'ai su que mon ami n'avait pas envie d'en dire plus. Et je suis reparti, moi aussi, le cœur blessé et comme un pauvre. J'avais du moins reçu une grande leçon d'amour.

## 32. Sénèque

« **Si tu veux être aimé, aime** », disait **Sénèque, philosophe stoïcien** du premier siècle. Belle maxime, mais à vrai dire, la vie de son auteur ne confirme pas totalement cette pensée, comme je m'en vais vous le montrer.

Né en Espagne, Sénèque vient faire ses études à Rome et, vers l'an 30, devient conseiller à la cour. En bon serviteur de l'empereur, il prodigue ses services à Caligula, puis à Claude, mais le voilà victime d'intrigues de palais. Il aurait bien aimé être aimé, le pauvre... mais il est jaloué par les uns, calomnié par les autres, et accusé d'adultère par l'impératrice elle-même, une certaine Messaline, qui le fait exiler en Corse où il restera sept ans.

En l'an 50, de retour à Rome, il est le précepteur du jeune Néron, puis, quand celui-ci accède au trône, son conseiller particulier et très dévoué. Presque toutes les décisions du jeune empereur lui sont soumises, presque toutes les affaires du royaume lui passent entre les mains. Mais le voilà encore accusé de débaucher des jeunes filles, de s'enrichir à l'excès (j'ai dit le pauvre, mais précisons qu'il possédait 300 millions de sesterces), et il passe en procès. Il s'en tire pour un temps, mais en l'an 62, son étoile commence définitivement à pâlir.

Néron, l'empereur fou, se méfie de son ancien maître, dont il ne supporte plus la célébrité, le talent littéraire, et, dit Tacite, « la beauté de ses jardins et la magnificence de ses villas ». Sénèque comprend qu'il est tombé en disgrâce. Il demande d'être relevé de sa charge, mais c'est trop tard. En 64, l'empereur, qui l'a pris en haine, tente de l'empoisonner, et l'année suivante, l'accuse de complot et l'oblige à se suicider. Tacite nous fait le récit détaillé et assez horrible de l'événement : en présence de sa femme, Sénèque se coupe les veines des bras et des jambes, puis il la congédie, avale du poison, et meurt dans d'atroces souffrances.

« Si tu veux être aimé, aime. » Lorsqu'il écrit cela, Sénèque ne peut pas savoir que la vie sera pour lui aussi cruelle. Sans doute songe-t-il que son talent, son prestige, les bonnes grâces reçues des uns et accordées aux autres vont faire de lui un être aimé de tous. Sans doute espère-t-il qu'en se montrant bienveillant, généreux, il va gagner l'estime et le respect. La réalité sera toute autre.

Certes, il devine que certaines fréquentations, que certains attachements affectifs peuvent le mettre en danger, puisque lui-même écrit : « L'amitié est toujours profitable, l'amour est parfois nuisible. » Mais finalement, non seulement l'amour, mais l'amitié aussi va le trahir.

Où est l'erreur ? On peut penser, d'abord, que Sénèque avait une idée très mondaine de l'amour. Il était, pour lui, synonyme d'honneur partagé, de bonnes relations dans la bonne société, et par là d'attachement à sa propre image. Mais est-ce vraiment l'amour ? On peut en douter. On peut aussi noter que dans cette phrase, le fait d'aimer a pour *but* celui d'être aimé. Beaucoup d'hommes, et nous en sommes, aiment les autres ainsi, pour être aimés d'eux, et sont déçus qu'on ne leur rende pas cette faveur.

Et si une autre idée de l'amour était possible ? « Mais moi je vous dis : aimez vos ennemis ». Pas pour être aimés d'eux, mais pour eux-mêmes, et même s'ils ne vous aiment pas. Et ce que le Christ dit, il le fait, jusqu'à cette croix où il meurt seul, abandonné de tous, pardonnant tout et versant son sang pour tous, y compris pour Judas, Néron et Sénèque. Grandeur d'un amour gratuit. Grandeur de celui qui aime, même sans être aimé.

### 33. Amor

#### **Comment aimer sans être aimé ? Est-ce possible ?**

**La question** que je pose ici n'est pas de savoir si nous aimons pour être aimés, c'est-à-dire si le fait d'être aimé est le but de l'amour, mais s'il est sa condition et son fondement. De savoir si nous pouvons donner de l'amour sans en recevoir, ou sans en avoir reçu. Et pour répondre tout de suite à cette question, je crois que non. Mais tentons de comprendre pourquoi.

La raison en est simple. C'est qu'aimer, c'est vouloir du bien et faire du bien à quelqu'un, ce qui présuppose, de toute évidence, que ce bien, on en a une certaine connaissance. Mais comment connaîtrais-je le bien si personne, jamais, ne m'en avait fait ? Comment pourrais-je tirer de moi quelque chose que personne, jamais, n'y aurait mis ?

Le bonheur que je souhaite à quelqu'un d'autre, il faut bien que j'en aie en moi-même le goût et la saveur, que j'en aie fait, un tant soit peu, l'expérience. Si je ne porte en moi que tristesse et malheur, comment vais-je rendre les autres heureux ? Et si j'ignore complètement ce que c'est qu'être aimé, comment puis-je permettre à un autre de le devenir ? Je suis comme un sourd qui voudrait enseigner la musique.

Ainsi l'amour, en nous, est comme une source qui doit venir de plus loin que nous. Je ne peux donner que ce que j'ai reçu. D'où l'importance, dès les premières années de sa vie, de signifier à un enfant qu'il a du prix, qu'il est un être chéri. Un enfant à qui personne ne parle, on le sait, ne pourra pas accéder au langage, ne saura pas parler. De même, dans un enfant que personne n'aime, le flux de l'amour est comme bloqué. Et non seulement dans l'enfance, mais tout au long de notre existence, cette circulation d'un amour qui est à la fois à recevoir et à donner est ce qui nous fait vivre.

Le Christ lui-même, semble-t-il, a fait cette expérience : au baptême dans le Jourdain, la voix divine lui dit : « Tu es mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis tout mon amour. » Et c'est à partir de ce jour qu'il entre dans sa mission, qu'il se donne aux hommes, habité par la force de l'amour qu'il reçoit du Père. Oui, Jésus est aimé autant qu'il aime. Et jusque dans sa Passion, il se sait aimé, au plus profond de lui, par le Père, et il désire aussi être aimé des hommes. Douze fois, si j'ai bien compté, dans l'Évangile de Jean, Jésus parle d'être aimé. Il dit : « le Père m'aime ». Il dit : « si vous m'aimiez ». Il dit : « celui qui m'aime », ou bien : « celui qui ne m'aime pas ». Il demande à Pierre, trois fois : « m'aimes-tu ? »

Certes, il faut dire que dans le Christ, cette circulation d'amour a un caractère infini, alors qu'en nous, elle est comme un petit filet d'eau que la moindre sécheresse peut tarir. Mais justement, cette pauvreté de notre amour est une occasion de plus pour accueillir l'amour d'un Autre. Pour s'ouvrir à ce cadeau inouï.

Je crois très sincèrement qu'aux chrétiens d'aujourd'hui, il est moins important de dire qu'ils doivent aimer que de dire, avant tout, qu'ils sont aimés. Car pour celui qui veut aimer sans se savoir aimé, l'amour sera toujours un devoir pénible. Mais à celui qui se découvre divinement aimé, tout est joie et tout est possible.

## 34. Direction

**Vous connaissez la belle pensée de Saint-Exupéry**, dans *Terre des hommes* : « Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction. » Elle est bonne à entendre, et à rappeler aux amoureux qui seraient tentés de se refermer sur leur idylle. Elle peut être choisie comme devise par un couple qui veut donner à son union un horizon de sens, une portée religieuse ou morale. Vous avez certainement rencontré de ces conjoints qui sont comme habités par un idéal commun, qui se donnent d'un seul cœur à un projet ou à une œuvre.

D'ailleurs, quand un homme et une femme s'aiment, et même s'ils ne s'engagent pas dans quelque mission humanitaire, ils vont généralement voir se produire ce miracle : l'apparition d'un troisième en qui ils convergent et se prolongent. L'enfant, c'est celui qu'on aime ensemble après s'être aimés l'un l'autre. C'est celui sur qui on se penche, de qui on se soucie, dans un certain oubli de soi-même. Les parents le savent bien : aimer un enfant, ce n'est pas exiger la symétrie, la réciprocité, c'est lui donner ce qu'on a de meilleur en le laissant libre d'avancer par lui-même sur le chemin de la vie.

Oui, quelle erreur pour des parents que de dire à leur enfant : « Après tout ce qu'on a fait pour toi, tu pourrais quand même faire ceci ou cela pour nous ! » Un texte célèbre de Khalil Gibran, dans *Le Prophète*, leur répond magnifiquement : « Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même. Ils viennent à travers vous mais non de vous. Et bien qu'ils soient avec vous ils ne vous appartiennent pas. (...) Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches vivantes, sont projetés. Que votre tension par la main de l'Archer soit pour la joie. »

Ainsi donc, ni l'amour conjugal, ni l'amour parental ne doivent céder à la tentation de se refermer sur l'être aimé, de vouloir en quelque façon le posséder. De même, tout attachement qui implique la négation ou la haine de ceux qui ne font pas partie du club des êtres aimés n'est qu'une parodie de l'amour. Quand il est réel, quand il est vivant, l'amour déborde et va plus loin. Les anciens disaient : *Bonum diffusum sui*, l'essence du bien est de se répandre, comme un parfum. On pourrait dire : ceux qui s'aiment vraiment (du verbe aimer) sèment largement (du verbe semer). Ils sont comme des arbres aux grandes branches pleines de fruits ou de fleurs, et dans lesquels, dit l'Évangile, les oiseaux du ciel viennent trouver abri.

Mais il ne faudrait pas commettre, par souci de générosité, l'erreur inverse qui consisterait à oublier l'être aimé en lui-même. À refuser de le regarder dans les yeux, de peur de s'y noyer. Comment dire à des amoureux qu'ils ne devraient pas se regarder l'un l'autre ? L'infini de l'amour est tout entier présent dans leur intimité. Autour d'un amour vrai, l'univers entier se met à danser. « La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur », dit Paul Éluard. Et Louis Aragon, à sa chère Elsa : « Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire. »

Oui, dans les yeux de l'être aimé, il y a des océans qui s'ouvrent, des continents à explorer. Aimer vraiment un être, c'est, à travers lui, aimer tous les êtres. Osons donc compléter la phrase de Saint-Exupéry : « Aimer, ce n'est pas seulement se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble, et l'un à travers l'autre, dans la même direction. »

### 35. Tartares

**Jean-Jacques Rousseau écrit avec finesse :** « **Tel philosophe** aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins. » C'est bien vu, et c'est bien vrai : il arrive que des gens aient de grands idéaux, mais que leur vie soit loin d'y être conforme. Ils prétendent changer le monde, mais au quotidien, ils sont invivables. Ils aiment l'humanité, de loin, mais se montrent désagréables dès qu'on les approche.

À vrai dire, on serait tenté de faire à Rousseau lui-même ce reproche, lorsqu'on se souvient qu'il abandonne ses quatre enfants à l'Assistance Publique, plus précisément aux Enfants-Trouvés, au moment même où il écrit dans l'*Émile* un traité sur l'éducation. Peut-être aurait-il mieux fait de les élever, ces pauvres petits, que de dire aux autres comment il fallait le faire... On doit aussi constater que Rousseau s'est fâché avec tous ses amis, Diderot, d'Alembert, David Hume, Voltaire, alors même qu'il écrit, dans le *Contrat social*, ce que serait pour lui la société idéale. Il faut le dire : ce grand sentimental, tout en se voulant un bienfaiteur du genre humain, avait un côté asocial et un peu misanthrope.

Mais laissons de côté les contradictions et les limites qu'il est toujours facile de constater chez les autres, et interrogeons-nous plutôt sur nous-mêmes. Car ce que dit Rousseau, même s'il l'a personnellement mal vécu, est profondément vrai. Ce n'est pas abstraitement, en intention, qu'il nous est demandé d'aimer nos frères les hommes, mais en actes et en vérité. Et d'ailleurs ce ne sont pas les hommes en général il s'agit d'aimer, mais telle et telle personne, toujours singulière. La Bible a pour cela un mot précis, un mot précieux : le prochain.

Et qui est le prochain ? Il est curieux de constater que ce mot a dans nos esprits un sens vague, neutre, impersonnel. Le prochain, n'est-ce pas, c'est pour nous n'importe quel homme.

C'est l'homme sans visage, celui que je devrais respecter sans me préoccuper de savoir qui il est ni d'où il vient, que je devrais aimer tout simplement parce qu'il est un être humain.

Cette idée est très courante, mais je crois qu'elle est fausse, car elle fausse le sens même du mot prochain. En le dépersonnalisant, elle lui ôte toute saveur et toute singularité. Elle fait de lui un exemplaire, un échantillon d'humanité, et à travers lui, ce serait elle qu'il s'agirait d'aimer. Et nous revoilà avec les Tartares, avec cette humanité abstraite et lointaine...

Eh bien non, le prochain, ce n'est pas n'importe qui : c'est justement celui à qui je m'intéresse parce qu'il n'est pas n'importe qui. C'est celui que je sors de l'anonymat, que j'envisage comme un être unique. Tant que le prochain est interchangeable avec un autre, il n'est pas *mon* prochain. Il est un prochain parmi d'autres, de ceux à qui je peux verser la soupe populaire en disant : « au suivant ».

Loin de moi, bien sûr, de critiquer la soupe populaire, l'action politique ou la justice sociale : choses très nécessaires, mais dont il faut dire qu'elles n'impliquent pas nécessairement l'amour du prochain, et plus exactement, de *mon* prochain. Elles peuvent être mises en œuvre de façon efficace, solidaire, bénéfique, mais somme toute, impersonnelle. Or il n'est pas dit : « Tu aimeras *le* prochain », mais bien : « Tu aimeras *ton* prochain, et tu l'aimeras comme toi-même ». Car mon prochain n'est pas celui d'un autre. C'est celui qu'il m'est demandé, à moi, d'approcher. C'est celui que moi, dans dix secondes, et peut-être pour quelques secondes seulement, je vais croiser. Oui, lui et pas un autre. En lui, l'amour m'attend.

## 36. Dring

**Mes chers amis, je dois vous faire un aveu. Au moment même** où je préparais cette émission, ayant enfin trouvé le moment de calme nécessaire, on sonne à notre porte, de façon inattendue et insistante. Avant d'ouvrir, un peu surpris, je me penche à la fenêtre, et j'aperçois un clochard titubant qui, déjà, sonnait chez les voisins. Il avait dû faire toute la rue sans grand succès et, habitués à des refus, il passait de porte en porte sans même s'attendre à ce qu'on lui ouvre. Et ici est mon aveu : j'ai laissé retomber le rideau avec une espèce de soulagement. Ce malheureux, je ne lui ai pas couru après pour lui proposer mon aide : je suis revenu vers ma feuille blanche en me disant que mon premier devoir était de la remplir. Je ne lui ai pas fait la charité, parce qu'il fallait que je prépare cette chronique intitulée « Questions d'amour ».

Inutile de vous dire que la première question qui s'est posée à moi, une fois revenu à ma table de travail, était de savoir si je n'étais pas dans une terrible contradiction ! Est-ce que je n'aurais pas dû faire passer la charité concrète avant toute parole sur l'amour, faire prévaloir l'action sur la réflexion ? Peut-être. Mais puisqu'il était trop tard pour revenir en arrière, j'ai justement essayé de réfléchir à cette hypothétique contradiction, et au sentiment de culpabilité qui l'accompagne.

Car il est vrai que souvent, nous nous sentons coupables de ne pas assez. La célèbre formule de saint Augustin : « La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure », nous l'entendons comme un reproche. Et nous jugeons très mesuré, voire misérable notre amour pour les autres. Qui d'entre nous ne reçoit pas des lettres d'associations de toutes sortes, auxquelles il ne répond pas ? Qui de nous ne passe pas, quelquefois, à côté d'un mendiant sans mettre la main à la

poche ? Mais osons poser la question : si je décide d'envoyer un chèque à telle œuvre de bienfaisance, à quelle somme vais-je m'arrêter, et pourquoi ne pas donner, par exemple, deux fois plus ? Si je donne une pièce à ce sans-domicile-fixe, ne devrais-je pas plutôt lui offrir une pièce de ma maison ? Faut-il penser que toute mesure, toute limite est contraire à l'amour ? Soyons francs, et soyons réalistes : même les plus généreux, les plus donnés d'entre nous doivent faire preuve de sagesse et de prudence dans leur générosité.

De plus, l'aiguillon de la culpabilité n'est pas nécessairement le meilleur motif qui doive nous pousser à la charité. Il peut même être un très mauvais motif, car il ferait de l'amour un moyen de se donner bonne conscience. Non, l'appel à aimer ne doit pas nous faire vivre dans le sentiment permanent de ne pas être à la hauteur. Non, nous ne sommes pas en devoir d'ouvrir notre porte à tout importun – ce qui ne signifie pas que nous devons lui fermer notre cœur. Même si l'amour est sans mesure, parce qu'il nous entraîne au-delà de nos limites, il n'est pas sans sagesse. Et même dans nos actes de générosité les plus audacieux, Dieu ne nous appelle pas à perdre toute lucidité.

---

### 37. Caresse

**Emmanuel Levinas est probablement le seul philosophe** de toute l'histoire de la philosophie à avoir réfléchi à la caresse. Dans un petit livre intitulé *Le temps et l'autre*, il s'interroge sur ce geste qui pourrait paraître à la fois sensuel et superficiel, pour en montrer justement la profondeur et la noblesse. Il écrit ceci, dans sa langue toujours un peu subtile : « La caresse est un mode d'être du sujet où le sujet, dans le contact d'un autre, va au-delà de ce contact ... Elle est comme un jeu avec quelque chose qui se dérobe ... toujours autre, toujours inaccessible, toujours à venir. La caresse est l'attente de cet avenir pur, sans contenu. »

Traduisons ces formules dans une langue plus commune. Elles en valent la peine, car ce qu'elles expriment est d'une grande sagesse, qui éclaire en l'élargissant le domaine de la relation amoureuse. Certes, la caresse a une dimension érotique, mais qui ne doit pas être confondue avec la saisie du corps de l'autre, la mainmise sur ce corps, dans le but d'en jouir ou de se l'approprier. Certaines techniques, de façon parfois un peu pitoyable, cherchent à exciter des sensations particulières. Dans ces pratiques, le corps est pris comme un objet de jouissance plus ou moins performant, et par conséquent chosifié. Triste approche de l'amour que celle qui l'emberlificote dans des expériences de ce type. Ce n'est pas de ce genre de manipulation que Levinas nous parle, mais au contraire, d'une relation à l'être aimé qui ne se joue pas sur le mode de la saisie et de la chose, mais de l'accueil de la personne.

Oui, la caresse, même amoureuse, mais pas de l'ordre de l'avoir, mais de l'être. Elle n'est pas un acte de possession, mais d'accueil et de don. Moins elle est pesante, plus elle est parlante. Elle s'adresse au corps, bien sûr, mais on dirait qu'elle n'a pas nécessairement besoin de le toucher pour

l'atteindre. Elle le rejoint comme à travers une distance millimétrique, une distance à la fois infime et porteuse d'infini. La caresse n'écrase pas, elle effleure et honore. Elle est le murmure de l'amour.

Osons dire : la caresse est à la fois physique et métaphysique. Elle n'agit pas directement sur le corps qu'elle touche, mais elle le fait en y suscitant des réactions, des frémissements, des déplacements d'énergie et de vitalité. La caresse suggère plus qu'elle n'affirme ; elle invite sans contraindre, elle allège au lieu de peser. Caresser un être, c'est suivre les lignes de force qui l'animent et les stimuler. C'est lui dire : « Vois combien tu es vivant ». La caresse réveille en effleurant, comme le baiser du prince à la belle au bois dormant. Mais redisons-le, elle n'a pas seulement une portée amoureuse : elle concerne tous les aspects, toutes les dimensions de l'amour. Elle peut être amicale, parentale, fraternelle, paternelle, maternelle... Dans la religion chrétienne, elle prend la forme de l'onction d'huile et de l'imposition des mains, sur lesquelles il y aurait tant à dire. Elle est universelle et fondatrice d'humanité.

Terminons, à ce sujet, par un constat médical. On s'est aperçu que les enfants prématurés, dans leur couveuse, avaient tout ce qu'il leur fallait pour leur développement : protection, chaleur, nourriture – tout, sauf le contact intime avec un corps humain. Des chercheurs américains ont voulu pallier ce manque. Ils ont créé, dans certaines maternités, des équipes de puéricultrices chargées spécialement de caresser, de toucher, de cajoler les bébés. Le résultat est spectaculaire : leur développement est considérablement accéléré. Oui, notre corps connaît et reconnaît le langage silencieux de la caresse, qui n'est autre que celui de l'amour.

### 38. Inimitié

**Est-il possible d'aimer ses ennemis ? Cette parole de l'Évangile**, ce commandement du Christ, semblent totalement au-delà de nos capacités, et pour cause : l'ennemi est par définition celui qui ne m'aime pas et qui me veut du mal. Or chacun de nous, de façon tout à fait naturelle et normale, s'aime lui-même et se veut du bien à lui-même. Je ne peux pas aimer celui qui me détruit, à moins d'être moi-même mon propre ennemi, c'est-à-dire d'être pervers ou malade. Je ne peux pas, en tout cas, aimer le mal que l'ennemi me fait. Allez dire à quelqu'un qui subit la torture, qu'il doit aimer son tortionnaire !

Certains répondront qu'aimer son ennemi, ce n'est pas aimer ce qu'il fait, mais ce qu'il est, celui qu'il est, indépendamment de ses actes. On sent bien que cette réponse est pertinente et profonde, mais avouons qu'elle n'est pas facile à mettre en œuvre. Car comment distinguer, dans mon ennemi, entre ce qu'il est et ce qu'il fait, puisque c'est justement son action qui définit son être : s'il ne me faisait pas du mal, il ne serait pas mon ennemi ! Et s'il s'agit d'aimer en lui un être quelconque, tout à fait distinct de ce qu'il fait, alors ce n'est pas mon ennemi que j'aime, c'est cet être quelconque et quelque peu abstrait. Ce n'est pas précisément lui.

Donc la question subsiste : est-il possible d'aimer ses ennemis en tant qu'ennemis, sans mettre de côté ce qu'ils font, sans faire l'impasse sur leurs actes ? Je crois que c'est possible, de façon exceptionnelle et quasi miraculeuse. Certains d'entre nous ont une capacité d'amour si puissante que même celui qui leur fait du mal, ils l'aiment. Comme si leur action intérieure, celle de vouloir du bien à l'autre, était plus forte que ce que l'autre, extérieurement, leur inflige. Ces êtres-là, même vaincus, même écrasés, sont spirituellement des vainqueurs. Ce sont des géants du pardon, des bulldozers

de l'amour. Mais ils sont rares, et il est tentant de se dire que nous ne sommes pas de cette espèce.

Pourtant, à notre mesure, nous pouvons au moins déblayer les obstacles d'une telle expérience, pour faire en sorte qu'elle ne soit pas totalement impossible. Nous pouvons la préparer, comme on laboure une terre ; nous pouvons nous y disposer.

Un des moyens pour cela est d'essayer de comprendre ce qui fait que l'autre, mon ennemi, est ce qu'il est et fait ce qu'il fait. Cela demande un effort de lucidité, de décentrement intellectuel, qui peut aller jusqu'à la question : suis-je sûr d'être si différent de lui ? La violence, en particulier, résulte presque toujours d'un tissu de souffrances, de conditionnements et d'ignorance. Si j'étais pris dans ce filet, est-ce que j'aurais la force de m'en dégager ?

Sans doute que non, car je n'en aurais même pas conscience. Les bourreaux ne savent pas, ne savent plus ce qu'ils font. Pendant la guerre d'Algérie, des soldats français sont tombés dans ce piège : au nom de la lutte antiterroriste, ils ont torturé d'autres hommes, c'est-à-dire basculé dans l'inhumanité. À la pression des événements et aux ordres de la hiérarchie, qui peut être certain qu'il aurait résisté ? À un degré moindre, si quelqu'un me dénigre, me jalouse, me déteste, suis-je certain d'être indemne de ce sentiment ? Ce que je vois en lui en grand, est-ce que je ne le retrouve pas en moi en petit ?

Se dire qu'on est, au fond, semblable à son ennemi ne le rendra pas nécessairement aimable, mais peut-être un peu moins haïssable. Sur cette prise de conscience, comme sur une terre labourée, l'amour, si Dieu le veut, pourra germer.

## 39. Tendresse

**On doit à Stan Rougier un livre, paru en 1990, intitulé *L'avenir est à la tendresse*.** Très beau titre, sur lequel je voudrais méditer un peu avec vous aujourd'hui. En commençant d'abord par laisser ce mot de *tendresse* résonner en nous. Le *Grand Larousse* en donne la définition suivante : « Sentiment d'amitié, d'affection, d'amour qui sone manifeste par des paroles, des gestes doux et des attentions délicates. »

Notons que ce sentiment et ce comportement n'impliquent aucune supériorité de celui qui aime envers l'être aimé, comme c'est parfois le cas avec les mots charité, bonté etc. La tendresse va aussi bien des parents aux enfants, des grands vers les petits, que l'inverse ; on peut même remarquer que l'enfant, le petit, est souvent plus tendre que ses parents. La tendresse n'impose rien, ne se prévaut de rien, n'écrase personne – et pourtant, nous sentons qu'il est très difficile d'y résister.

Oui, la tendresse a quelque chose d'invincible. Comme un courant d'air, elle peut s'infiltrer dans les interstices et traverser les murs. Comme un filet d'eau, elle peut user la roche la plus dure. Elle est à la fois subtile et surpuissante. C'est une arme très paradoxale, que peu de gens utilisent parce qu'ils y voient une faiblesse. Mais il suffit de l'expérimenter pour en vérifier la force. Jean Anouilh disait : « Plus notre ennemi est petit et fragile, plus il est tendre, plus il est pur, plus il est innocent, plus il est redoutable. »

Et c'est bien vrai : la tendresse touche le cœur, et pas seulement le corps. Elle nous atteint dans nos profondeurs. Michelet parlait de « la tendresse moderne, qui dans les choses du corps, sent et aime l'âme, ou plutôt ni l'âme ni le corps, mais partout l'esprit. » La tendresse est plus que physique, plus que psychique : elle est spirituelle. Heureux celui qui en découvre le secret !

Mais attention : il s'agit, justement, d'un secret. On affiche pas, on ne claironne pas sa tendresse, ce serait impudique et malvenu. On la cache plutôt comme un trésor. De même que la tendresse est à la fois faible et forte, elle est à la fois perçue et imperceptible. Elle exige la discrétion. Elle peut même passer par une certaine rudesse, par le silence ou par l'ironie. Ne confondons pas tendresse et mièvrerie : la vraie tendresse n'est ni chochette, ni gnanngnan ! Et les plus tendres d'entre nous ont parfois des dehors un peu rudes ou un peu bourrus... mais sous cette écorce, leur cœur est bon comme du bon pain.

L'avenir est donc à la tendresse parce qu'elle est plus profonde, parce qu'elle est féconde, parce qu'elle finit par transformer ce qu'elle touche. Mais elle n'est pas qu'une réalité à venir : je dirais volontiers que déjà, le *présent* est à la tendresse, ou devrait l'être. C'est maintenant, c'est tout de suite qu'il faut l'oser. N'attendons pas demain pour aimer avec tendresse, avec finesse, avec délicatesse, non seulement nos proches, mais aussi notre prochain. La tendresse, c'est l'intelligence de l'amour.

Je sais, je sais, le monde est dur, les hommes sont sourds, et bien souvent notre amitié pour eux ne semble rencontrer que de l'ingratitude. Faut-il pour autant s'endurcir le cœur ? Je ne le crois pas. La dureté, La raideur, l'arrogance et la brutalité nous ont déjà fait trop de tort. Elles empestent nos relations, elles nous pourrissent la vie. Ces méthodes ne portent que de mauvais fruits. Et si on en essayait une autre ? Et si on faisait un peu de place à la douceur ?

## 40. Jourdain

**Quelle est, demandent les rabbins, la différence entre le lac de Tibériade et la mer Morte ?** C'est que le premier reçoit les eaux du Jourdain, mais il ne les garde pas ; elles lui arrivent par le nord et en repartent par le sud. Il reçoit et il donne. La mer Morte, elle aussi, reçoit les eaux du Jourdain, mais elle les garde ; elle reçoit et ne donne pas. C'est pourquoi ses eaux stagnent, croupissent, et aucun poisson ne peut y vivre.

Belle image de nos vies qui sont, ou non, traversées par un courant. Si elles le sont, nous sommes comme irrigués, renouvelés, et en nous la vie s'automultiplie. Les Chinois parlent du *Qi* comme d'une énergie qui doit circuler pour exister, qui n'existe que dans le mouvement. Le corps malade, c'est celui dans lequel la vie se tasse et se comprime au lieu de s'exprimer. Et le cœur malade, c'est celui qui est tellement préoccupé de soi que rien n'en sort en direction des autres. C'est le cœur qui prend, qui accumule, sans rien donner. Le sens de cette anatomie spirituelle, comme celui de cette géographie spirituelle, est donc très simple : le secret de la vie, c'est d'aimer.

Mais regardons les choses d'encore plus près. Car le lac de Tibériade a une belle surface de 120 km<sup>2</sup>, très bleue, qui ne laisse pas deviner que l'eau se renouvelle. Ce n'est pas un torrent agité : entre l'entrée et la sortie de l'eau, il y a cet immense réservoir où les poissons prospèrent. Il a aussi de la profondeur : près de 50 m, et c'est à ce niveau que se produisent les échanges entre l'eau qui y arrive et celle qui va en sortir. Si nous comparons ce lac à notre cœur, cela signifie que donner ou aimer, ce n'est pas se déverser sans discernement. En nous aussi, entre ce que nous recevons et ce que nous donnons, il y a un temps de retenue, de contenance, de maturation. L'énergie de l'amour n'est pas une excitation

fébrile : c'est une énergie calme, qui sait patienter et se disposer à donner. D'ailleurs si toute l'eau qui rentre dans le lac en sortait aussitôt, il n'y aurait pas de lac, ni de poissons.

Ce que l'on reçoit, il faut donc le contenir sans le retenir. Le garder, non de façon égoïste, mais de façon responsable, pour le donner valablement aux autres. Les dons reçus, il faut les faire fructifier, et pas seulement les restituer tels quels. C'est le sens d'une autre parabole bien connue, celle des talents, où l'on voit un pauvre type enfouir l'argent qu'on lui a confié dans un sac, au lieu de le placer à la banque. La mer Morte, c'est ce cul-de-sac. C'est l'attitude de celui qui croit posséder, et qui perd tout. Il a l'illusion d'accumuler, mais il ne se rend pas compte que ses coffres se vident. Il a mis son magot dans un bas de laine, sans voir que la dévaluation l'appauvrit de jour en jour. Il paraît d'ailleurs que la mer Morte, avec une évaporation de 300 millions de mètres cubes par an, est en train de disparaître.

Ne soyons pas des pêcheurs de la mer Morte, il n'y a rien à pêcher dans ces eaux-là. Soyons des pêcheurs du lac de Galilée. Certes, sur ce lac, il y a des tempêtes, alors qu'on n'a jamais entendu dire qu'il y en ait sur la mer Morte. La vie suppose un peu de surprise et de danger. Au bord de ce lac, on fait quelquefois des rencontres bouleversantes, et dans la barque on aura peut-être peur de couler. Mais quand on tire les filets, quelle joie !

## 41. Acédie

**Le livre récent d'une psychanalyste – elle se nomme Lucrece Luciani-Zidane** – pose une vraie question sur l'amour. Le titre du livre est un mot assez peu connu : *L'Acédie*. En grec, acédie veut dire tristesse, aigreur, ressentiment. Et voici le titre complet : *L'Acédie, le vice de forme du christianisme, de saint Paul à Lacan*.

Quel est le propos du livre ? C'est l'idée que l'amour chrétien traînerait comme une ombre cette tristesse, cette amertume, cette maladie. La charité, l'*agapè*, qui est d'après l'auteur une invention de saint Paul, aurait un sens avant tout négatif : elle serait la négation de l'*éros*, c'est-à-dire de l'amour physique et affectif, positif, effectif, bref, de l'amour réel.

L'amour chrétien, l'*agapè*, serait donc un amour irréel, impossible, incorporel, et qui engendre inévitablement une tristesse intérieure, une culpabilité, puisque l'idéal visé ne peut être atteint. L'*acédie* serait la rançon de l'*agapè*, sa conséquence psychique et pathologique. Car le christianisme, pour Lucrece Luciani-Zidane, est l'ennemi du corps et des plaisirs corporels, de l'amour au sens humain du terme, qu'il dénigre et qu'il dévalue à défaut de pouvoir entièrement le supprimer. Comme disait déjà Nietzsche dans *Par-delà bien et mal* : « L'amour chrétien, n'ayant pas réussi à tuer Éros, l'a empoisonné. » L'*acédie* serait ce poison, ce vice de forme, qui se retourne contre les chrétiens eux-mêmes et leur pourrit la vie.

Je ne prétends pas répondre ici à cette thèse assez virulente, car il faudrait prendre le temps de voir ce qu'elle a de vrai, ce qu'elle a de faux ou d'insuffisant, et comment la situer dans une juste perspective. Mais je retiens la question, le soupçon même qu'elle soulève, car je crois qu'ils doivent être pris très au sérieux.

L'agapè est-elle l'ennemie du corps, l'ennemie du désir, l'ennemie de la joie ? Si c'est le cas, l'analyse de Madame Luciani-Zidane se vérifie, et le mot charité rime avec celui d'acédie. Mais rien n'impose, me semble-t-il, que l'*agapè* soit abstraite et triste. Ce qui l'est quelquefois, et trop souvent, c'est sa caricature. C'est sa déchéance dans l'hypocrisie. Alors oui, l'amour devient une sorte de discours enrobant, pieux, fade – et qui secrète une mélancolie profonde, comme une bile noire et amère. Cet amour-là est un mot creux : plus on en parle, moins on en vit.

Mais l'*agapè* comme telle n'est pas cela, non ! Elle est une attention à l'autre dans toute sa vie et tout son être. Ce n'est pas une morale vague, mais une tendresse concrète qui se penche, justement, sur le corps de l'être aimé – « J'avais faim, dit Jésus, et vous m'avez donné à manger ». D'ailleurs elle ne nous invite pas seulement à savoir donner, mais aussi à savoir recevoir : « Donne-moi à boire », dit-il à la Samaritaine, tant il est vrai qu'aimer, c'est quelquefois donner à l'autre l'occasion de nous donner. L'*agapè*, c'est une soif qui fait de nous des êtres de désir – « Que l'homme de désir s'approche et qu'il reçoive l'eau de la vie, gratuitement », dit l'Apocalypse. Elle est source de joie – et « Dieu aime, dit saint Paul, celui qui donne avec joie » (2Co 9, 7).

À nous de laisser cette *agapè* couler en nous comme une eau de feu, non comme un discours moralisateur. À nous de brûler en elle d'un amour fervent, pur de toute tristesse : d'un amour vrai, tout simplement.

## 42. Romantisme

**Les romantiques ont fait beaucoup de tort à l'amour en croyant l'exalter.** Ils y ont vu un sentiment sauvage, une passion incontrôlable, une pulsion affective à laquelle on ne pouvait que céder. Ils nous ont légué cette vision de l'amour qui hante désormais nos médias : celle d'une attraction imprévisible et irrésistible entre deux êtres qui, tout à coup, se découvrent fascinés l'un par l'autre. Violons à l'appui, le processus est alors enclenché – et plus le film est récent, plus vite les deux amants se retrouveront dans le même lit, submergés par le désir.

La caméra s'attardera alors de façon indécente sur leurs ébats, comme pour nous en faire tout connaître et tout savoir, alors même que ces amants, bien souvent, ne se connaissent pas et ne savent rien de sérieux l'un de l'autre. Curieux contraste, quand on y pense, entre leur proximité physique, leur intimité érotique, et le fait qu'ils sont, au fond, des étrangers.

La scène suivante, d'ailleurs, se passe généralement au réveil, ou l'un des deux a disparu, laissant un mot d'excuses à son partenaire ; ou bien ce sont les deux amoureux d'hier qui se regardent en pressentant qu'ils ne s'aiment déjà plus. La vague a passé, les roulant dans son flot, la déferlante de l'amour les a submergés, et les voilà sur le sable, un peu piteux ou complètement perdus. Certes, en tant qu'ivresse, cette passion est délicieuse. Mais est-ce l'amour, ou sa caricature ?

« La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve, et vous aurez vécu si vous avez aimé », dit Alfred de Musset, reflétant bien cette idée idyllique de l'amour comme rêve. Tant pis s'il est trompeur, décevant, douloureux : on s'y enfoncera jusqu'à s'y perdre, on s'enivrera des plaisirs amers qui ne tiennent pas leurs promesses. On se pâmera dans les bras de la belle, même en sachant qu'elle en aime un autre. « Après avoir souffert, il

faut souffrir encore ; il faut aimer sans cesse, après avoir aimé », dit encore Alfred de Musset. Comme si l'amour était une fatalité qui finit toujours par vous tuer.

À la même époque, Lamartine exalte, lui aussi, cette image de l'amour irréel et insaisissable, fascinant et trompeur comme un mirage, de l'amour mêlé de mort. Je le cite : « Aimons donc, aimons donc ! De l'heure fugitive, hâtons-nous, jouissons ! L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ; il coule, et nous passons ! » De façon encore plus explicite et pessimiste, Lamartine écrit : « Rien n'est vrai, rien n'est faux ; tout est songe et mensonge, illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge. Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs. » Ainsi ce mot *amour* qui paraissait si savoureux, ce mot, comme disait Lamartine, « qui laisse sur la lèvre une saveur de miel », le voilà plein de venin et de fiel.

Curieux contraste, encore une fois, entre la surface et la profondeur, entre les émotions d'un soir et le sérieux de la vie. Mais les romantiques ont-ils vraiment compris ce dont ils nous parlent avec tant de talent ? Et si c'était leur idée de l'amour, et non l'amour lui-même, qui était illusoire ? Il est temps, peut-être, de sortir de ce fantasme et d'aller au cœur, au fond des choses. Non pour s'apercevoir que l'amour n'est qu'un rêve, mais au contraire, qu'il est l'ultime réalité. Que sous nos sentiments, même fragiles, se tient l'Amour comme la seule chose qui vaille, car nous lui sommes voués. Que cet Amour-là nous attend comme quelque chose ou comme Quelqu'un de plus réel, de plus substantiel que les plus beaux de nos rêves. Quelqu'un qui ne nous décevra jamais.

### 43. Ironie

**Entre le mot « questions » et le mot « amour », il pourrait sembler** qu'il y a opposition. L'amour apparaît comme positif, la question comme négative. Mais je voudrais montrer qu'entre eux, il y a un lien plus intime et plus profond. Une possible synthèse. Oui, une façon d'aimer qui passerait par le fait d'interroger, de questionner, et une façon de questionner qui serait porteuse d'amour.

Pour cela, il me suffit de me tourner vers le père de la philosophie : Socrate. On sait en effet qu'il fut le champion d'un certain art d'interroger, de poser des questions à ses interlocuteurs, pour leur faire donner le meilleur d'eux-mêmes. Il appelait cela la *maïeutique*, c'est-à-dire l'art d'accoucher – et il rappelait à l'occasion que sa mère était sage-femme. Ma mère faisait naître des corps, disait-il, moi j'essaie de faire naître des pensées. Et comment ? En interrogeant, en posant des questions.

Tu penses ceci, tu crois cela, disait Socrate à ses amis, mais est-ce que tu en es sûr ? Et si tes opinions, même les plus affirmées, étaient un peu douteuses ? Pour reprendre l'image de l'enfantement : tu crois que tu attends un enfant, mais c'est peut-être une grossesse nerveuse ? Tu aimes tel parti politique, tel acteur de cinéma, telle équipe de foot, mais es-tu sûr qu'ils en valent la peine ? Peut-être que ce que tu crois aimer, tu ne l'aimes pas vraiment ? Et peut-être que ce que tu crois ne pas aimer – par exemple le silence, ou la littérature, ou telle personne que, de loin, tu juges un peu trop ceci ou cela –, si tu t'en approchais, tu les aimerais ?

On voit par là comment la question peut être un service rendu à l'amour, une façon d'en éprouver la valeur. Oui, l'amour n'a rien à craindre des questions qui l'ouvrent, le dilatent, le forcent à grandir. Et l'acte même de poser ces questions est un acte d'amour.

Ce que faisait Socrate porte aussi un autre nom : on l'appelle en grec *eironeia*, qui a donné le français *ironie*, d'un verbe qui signifie justement interroger, questionner. C'était sa façon à lui d'aimer. Socrate ne se posait pas en donneur de leçons, en érudit. Il n'était pas celui qui savait, mais celui qui demandait. Et son ironie n'était pas moqueuse : elle était fine, elle était tendre, un peu joueuse. Nous avons tous connus de ces êtres qui savent, par petites touches, nous aider à grandir en nous posant des questions, ou mieux encore, en se les posant avec nous. Ceux-là sont de vrais amis. Et ceux qui, au contraire, nous assènent leurs certitudes, qui ont réponse à tout, les Monsieur-je-sais-tout (le contraire de Socrate), ceux-là sont de faux amis.

Il ne vous aime pas, celui qui ne vous demande rien. Celui dont l'affection n'est pas comme traversée par une grande interrogation. Et vous-même, si vous aimez vraiment, vous serez traversés par elle. Vous verrez votre amour grandir en s'interrogeant. N'ayez pas peur des bonnes questions ! Je ne parle pas, bien sûr, de l'hésitation permanente et de la perplexité malade. N'ayez pas peur d'interroger l'amour en le regardant dans les yeux. C'est la plus haute sagesse.

---

## 44. Étiquettes

**Le plus grand obstacle à l'amour, c'est évidemment le jugement**, c'est-à-dire le regard critique posé sur autrui. C'est lui qui paralyse la bienveillance, qui tue la sympathie. Il tire prétexte de n'importe quoi : un grain de beauté, une dent de travers, un mot mal dit, une couleur de peau ou de politique... Le jugement trouve toujours de quoi se justifier. Il se donne toujours de bonnes raisons de ne pas aimer. Mais regardons d'un peu plus près cet acte universel, à la fois si banal et si ravageur, qui consiste à juger son prochain au lieu de l'aimer.

La première chose à remarquer, c'est que celui qui juge se croit hyper-lucide, se trouve très perspicace. En remarquant dans l'autre ce qui ne va pas, il fait acte d'intelligence, ou du moins il en est convaincu. Mais la parabole bien connue de la paille et de la poutre nous révèle la vraie nature de cette lucidité. C'est qu'en fait, nous voyons d'autant mieux les défauts des autres que nous les avons en nous. Cet effet de miroir explique la plupart de nos jugements. Quand le visage de l'autre me renvoie ma propre grimace, j'y suis immédiatement sensible. Et ce que je perçois chez lui, c'est cela même qui m'affecte, et que souvent je n'ose pas m'avouer.

Ainsi, ce sont nos propres défauts qu'il nous est difficile de supporter chez les autres. Si nous en étions tout à fait indemnes, nous n'en serions pas choqués, nous en serions seulement peinés. Si nous étions en parfaite santé, les maladies des autres nous feraient seulement pitié. Souvenons-nous-en, et quand nous critiquons quelque chose chez quelqu'un, demandons-nous si nous ne sommes pas dans le même sac, dans le même bain.

Mais le deuxième aspect du problème, c'est que non seulement nous jugeons les autres, mais nous voulons les corriger. Une fois que nous avons vu leurs défauts, nous voudrions qu'ils en prennent conscience et qu'ils y remédient

sans tarder. Et nous enclenchons la mécanique du reproche, du conseil avisé. « Il faudrait quand même que... Est-ce que tu ne pourrais pas... » Or le remède s'avère souvent pire que le mal. À mes remarques pleines de sagacité, l'autre répond en se vexant, en brandissant le miroir de tout à l'heure : « Non mais, tu ne t'es pas vu ? Tu crois vraiment que tu es bien placé pour me dire ça ? Regarde-toi avant de faire la leçon aux autres ! » Évidemment, si nous tombons alors dans le piège de renchérir, de nous justifier, d'aggraver l'accusation, la partie est perdue. Il faut trouver d'autres solutions.

L'une de celles qui désamorcent le mieux le processus, c'est d'arrêter tout de suite de pointer les défauts de l'autre, et de se retourner sur les nôtres. Au lieu de se défendre, montrer qu'on est désireux de s'améliorer. « Tu trouves vraiment que j'ai tel défaut ? Eh bien je vais essayer de m'en débarrasser. » Stratégie peu connue, mais qui a un effet de surprise toujours très efficace, et qui détend formidablement l'atmosphère.

Vous me direz que ça ne résout que la moitié du problème, puisque l'autre n'a pas pris conscience de ses défauts à lui. Mais qui sait ? Peut-être que ma transformation agira sur lui, comme par contagion. C'est son affaire plus que la mienne. Chacun sa part. Et si vraiment vous devez intervenir dans la vie de l'autre, je vous propose la parabole de l'étiquette. Vous savez, celles qui sont bien collées aux objets qu'on achète et qu'on voudrait retirer. Eh bien nos défauts sont comme des étiquettes. Pour les décoller, il vaut mieux essayer de les prendre par un coin et les soulever très doucement, plutôt que les émietter ou les arracher. Oui, patience et délicatesse sont plus efficaces que jugements et remontrances. C'est un des secrets de l'amour.